



Villes et Pays d'art et d'histoire  
**Le pays de la Provence Verte**

Laissez-vous **conter**

le patrimoine bâti de la Provence Verte  
« Entre bourgs et villages »



### **Maîtrise d'ouvrage**

Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte

### **Rédaction**

Ada Acovitsioti-Hameau, Docteur en archéologie et anthropologie, Vice-Présidente de l'ASER du Centre-Var, association loi 1901 fondée en 1977.

L'Association s'implique dans l'étude interdisciplinaire et la valorisation des patrimoines matériel et immatériel des communes du centre du Var : chantiers de jeunes, restaurations de monuments, enquêtes orales, mise en place de lieux d'expositions, conférences et publications, etc.

Depuis 1999, le Syndicat Mixte du Pays de la Provence Verte a créé un partenariat avec le Centre d'études PARTIR qui regroupe des étudiants en architecture issus des écoles de Paris-La Villette et de Marseille-Lumigny.

Ce partenariat permet de proposer aux communes la réalisation d'un recensement de leur patrimoine bâti. Ces études proposent en outre aux municipalités des pistes de réflexion concernant l'organisation et l'aménagement de leur commune.

Cet ouvrage est basé en partie sur ces travaux.

### **Suivi technique**

Service Pays d'art et d'histoire de la Provence Verte

### **Photographies**

Robert Callier, photographe  
Pays de la Provence Verte

### **Réalisation**

© 2012 Autrement dit communication



04 92 33 15 33



## **La Provence Verte appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire.**

La Provence Verte appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire.

Le ministère de la culture et de la Communication, direction de l'Architecture et du Patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités territoriales qui valorisent leur patrimoine. Il garantit la compétence de l'animateur de l'architecture et du patrimoine et des guides-conférenciers, et la qualité de leurs actions.

Des vestiges antiques à 'l'architecture du XXI<sup>e</sup> siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de 147 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

## **Le service animation du patrimoine**

Il propose toute l'année des animations pour les habitants, visiteurs et scolaires.

## **A proximité**

Fréjus, Grasse, Menton, Briançon, Arles, le Pays du Comtat Venaissin, le Pays de la Roya-Bevera et le Pays S.U.D. bénéficient de l'appellation Villes ou Pays d'art et d'histoire.

## **Renseignements**

Maison du tourisme de la Provence Verte  
Carrefour de l'Europe – 83170 Brignoles  
Tél. 04 94 72 04 21

Site internet : [www.provenceverte.fr](http://www.provenceverte.fr)

Service Pays d'art et d'histoire  
Quartier du Plan – BP 14 – 83171 Brignoles Cedex  
Tél. 04 98 05 12 22

ASER du Centre-Var  
Maison de l'archéologie  
21 rue de la République – 83143 Le Val  
Tél. 04 94 86 39 24  
[aser2@wanadoo.fr](mailto:aser2@wanadoo.fr)  
Site internet : <http://asercentrevar.free.fr>



Ce livret invite à découvrir le patrimoine bâti de la Provence Verte. Les pages qui suivent traitent de l'architecture « entre bourgs et villages », c'est-à-dire celle des noyaux d'habitat serré qui regroupent les hommes et qui centralisent les services au sein du territoire communal. Placées dans un contexte rural, ces agglomérations se présentent aussi comme des groupements à caractère urbain. Ce genre d'organisation est une constante des modes d'habiter en Méditerranée et la Provence ne s'en démarque pas. Bien sûr, la mise en place de ce modèle s'est fait progressivement et celui-ci connaît aujourd'hui des réajustements importants : abandon des centres-villes, mitage des campagnes, etc. Ces transformations mettent en cause tout à la fois la ruralité et l'urbanité parce qu'elles ont une influence sur l'économie, sur la vie sociale et sur l'identité locale.



Village de Bras

Dans ce cadre général, la Provence Verte présente les avantages d'un territoire neuf, qui a été récemment constitué d'un point de vue administratif, et d'un territoire aguerri, qui est l'héritier de groupements successifs, variables et plus ou moins formels d'une partie des communes du Var dit moyen, intérieur ou central, au fil de l'histoire. Autres avantages de ce territoire, celui-ci n'a pas encore basculé, ni dans une urbanisation irréversible, ni dans un déclin rural irrémédiable. Cependant, la maîtrise des évolutions urbanistiques reste impérative et elle implique la pleine compréhension des situations et des enjeux antérieurs. Afin de faire évoluer au mieux les bourgs et les villages de la Provence Verte, il est nécessaire de faire

connaître et de faire apprécier leur milieu physique et leur aspect bâti et les modes de vie qui en découlent. Il est donc nécessaire de présenter les particularités des façons d'organiser l'espace et la pluralité des constructions qui les expriment. Plus que d'exposer les faits de façon exhaustive, l'enjeu ici est de les analyser, afin d'aiguiser le regard face à un environnement qui est fréquenté au quotidien sans qu'on ne lui prête beaucoup d'attention ; face à un environnement que l'on peut facilement mésestimer et endommager, si l'on ne possède pas des clés de lecture pour découvrir sa richesse technique, esthétique et culturelle.

# Sommaire

## **L'affirmation de l'habitat groupé**

- Les lieux et les hommes ..... page 3
- Des « proto-villages » aux « villages-villes » ..... page 4

## **Groupement et dispersion : lieux, formes et dynamiques**

- Le choix de l'implantation ..... page 6
- Questions d'eau ..... page 7
- Persistance ou abandon des premiers sites d'implantation ... page 9
- Les bourgs ecclésiastiques ..... page 12
- Lieux « inhabités » ..... page 14

## **Trames et tissus urbains**

- Ilots, quartiers, rues et passages ..... page 15
- Transformation et évitement des centres historiques ..... page 16
- Formes urbaines plurielles ..... page 17
- Les « villages-rues » ..... page 19
- Qualification des espaces villageois ..... page 21

## **Espaces et bâtiments : publics/privés**

- Espaces publics comme lieux de sociabilité ..... page 23
- Les espaces publics ..... page 24
- Utilisation collective des ressources en eau ..... page 26
- Les coopératives agricoles ..... page 27

## **Composition, construction et esthétique des locaux**

- Les maisons de village : formes et organisation ..... page 29
- Caractéristiques du bâti ..... page 32

## **Conclusion**

- Penser un avenir ..... page 35

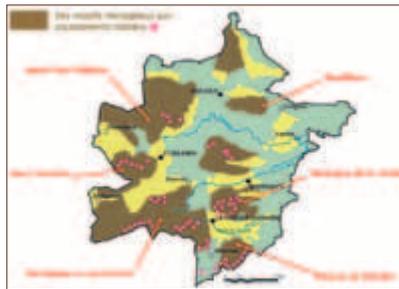
# L'affirmation de l'habitat groupé

Depuis l'époque préhistorique, les sites d'habitat couvrent l'intégralité du territoire en densités variables, qu'ils aient été groupés ou dispersés selon les périodes et le contexte.

## Contexte géographique

La Provence Verte occupe la partie occidentale du Var intérieur. Du sud au nord, elle s'étend de la ligne des massifs de la Sainte-Baume, de Saint-Clément et des Thèmes qui marquent les limites de l'arrière-pays toulonnais jusqu'aux contreforts des grands Plans, des plateaux qui annoncent les Préalpes et le canyon du Verdon. D'ouest en est, ses confins se diluent dans les marges forestières du Pays d'Aix et dans les ondulations boisées du centre du département. Ce vallonement s'estompe au contact de la dépression qui sépare le Var calcaire du Var cristallin (massifs côtiers des Maures et de l'Esterel). Drainé par le fleuve Argens et ses affluents, le Pays montre un relief compartimenté et diversifié mais sans exagérations altimétriques ou paysagères. Un dénivelé de 200 à 300m sépare ordinairement les cimes des collines des fonds des cuvettes, tandis que basses et hautes terres, cultures, friches et bois, affaissements et escarpements se succèdent en un rythme mesuré, sans transitions brusques.

Au fil des siècles, les hommes ont investi cet espace dans son intégralité, mais ils l'ont fait avec des divergences qui reflètent les variations du milieu et de l'organisation des sociétés. D'une époque à l'autre, l'habitat s'est déplacé tant dans le sens vertical qu'horizontal. Il s'est aussi étalé, rétracté, fractionné, et a parfois fusionné. Les agglomérations actuelles sont le relais ou la réunion de sites perchés et de domaines et hameaux de plaine plus anciens. Leur existence en tant que communautés ancêtres des communes contemporaines n'est documentée, généralement, qu'à partir



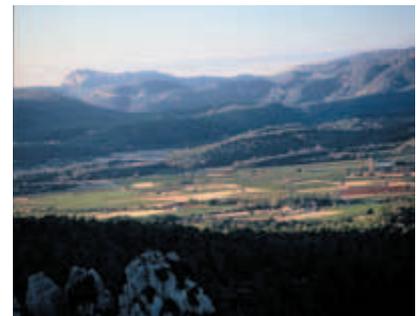
des 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles et, souvent, seulement à partir du 15<sup>e</sup> siècle.

## Le groupement au fil du temps

Ainsi, une dizaine de territoires de la Provence Verte sont mentionnés avant l'an mil dans différentes chartes (celles de Childebert, de Saint-Victor, de Lérins, de Montmajour, des évêques de Marseille) et bulles de la papauté. Ces mentions datent de la fin des années 900 à quelques exceptions près (Brignoles ou Camps sont mentionnés dès les années 550, l'établissement religieux de Saint-Maximin dès le 4<sup>e</sup> siècle, Nans à la fin des années 700). Une vingtaine de territoires et leurs habitats sont signalés dans la première moitié des années 1000, mais pour plusieurs d'entre eux une réorganisation des fiefs et des communautés intervient aux 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles. D'autres sont refondés après 1470, suite aux dépeuplements occasionnés par des guerres et par des épidémies de peste.

L'aspect visible de ces agglomérations, considéré comme vernaculaire, date plus largement des 16<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècles. C'est aussi le cas pour les constructions dispersées et

pour les écarts. Cependant, l'agencement des territoires et les systèmes agraires font apparaître certaines permanences qui traversent les millénaires. En témoigne la superposition - imparfaite certes mais suffisamment large pour nous interpellier - des domaines des peuples préromains, des juridictions des cités antiques et des diocèses médiévaux. Pour la Provence Verte, cette superposition impliquerait les peuplades des Tritollii, les cités d'Aquae Sextiae (Aix-en-Provence) et sans doute d'Arelatum (Arles), les diocèses d'Aix et dans une moindre mesure de Marseille. Nous percevons aussi ces permanences dans la continuité des emplacements des limites, des passages et des voies de circulation, dont l'axe N7/A8 actuel qui suit à peu près le tracé de la voie romaine homologue dite Via per Alpes Maritimas, connue comme « voie aurélienne ». Enfin, elles transparaissent sous la persistance de la vocation des espaces : usage exclusif de la haute vallée du Carami pour des activités de prédation et pour des rituels et réclusions, sacralité du cœur du massif de la Sainte-Baume, prégnance de l'activité pastorale sur la montagne d'Agnis, etc.



Plaine de la Roquebrussanne

### Les groupements protohistoriques

Tout au long de ces évolutions, un mouvement pendulaire ne cesse de remettre au goût du jour un penchant vers le groupement. Parmi les habitats les plus anciens que l'on connaisse (fin du Néolithique, vers 2500-1800 av.J.C.), nous comptons quelques établissements de plaine. Celui du Plan Saint-Jean à Brignoles, sur la rive gauche du Carami, se présente comme la réunion plus ou moins lâche de quelques habitations rurales et de leurs dépendances. L'emplacement de ce proto-village fluctue avec les crues de la rivière. D'autres habitats similaires, situés à Pourrières, à Saint-Maximin, à Tourves ou au Val, sont plus diffus et leur structure reste difficile à imaginer. A la même période, les hauteurs et les cavités abritent des activités saisonnières ou occasionnelles (grottes-bergeries, bivouacs divers) et remplissent des fonctions funéraires et spirituelles (dolmens, grottes sépulcrales et/ou ornées, abris peints). Les Ages des métaux sont caractérisés par une tendance au perchement et voient la mise en place de tout un réseau de places fortes, les oppida, qui sont aussi des lieux de vie et des lieux



L'oppidum de Saint-Probate



Colline et prieuré de Saint-Quinis

de rassemblement. La multiplication de ces places sur un même territoire (5 connus pour Saint-Maximin, 4 pour la Roquebrussanne, par exemple) est un fait habituel. Une ou plusieurs de ces enceintes fonctionnent en même temps que d'autres installations situées en plaine : hameaux ruraux ou lieux de culte. Plusieurs de ces places fortes (et non les moindres comme Saint-Probate à Tourves ou Saint-Quinis entre Sainte-Anastasia et Camps-la-Source) sont désaffectées à la fin de l'Antiquité (4<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> siècles après J.C.). Certaines sont réoccupées aux époques historiques de façon plus ou moins épisodique. Elles sont aussi, fréquemment, investies par des établissements religieux qui perpétuent encore de nos jours le culte de saints patrons, de protecteurs de villages.

### L'habitat dispersé de l'Antiquité

La conquête romaine (fin 2<sup>e</sup> siècle avant J.C.) n'a pas occasionné de rupture brutale dans les modes d'occupation des sols et dans les modes de vie malgré la réalisation d'importants travaux structurants (drainage, voirie) et l'introduction de nouvelles cultures et filières économiques (production d'huile d'olive et de vin). La fréquentation des sites de hauteur se poursuit, quelques nouvelles enceintes sont fondées et l'habitat dispersé de

plaine progresse. L'entité emblématique de la dispersion gallo-romaine est la villa : domaine rural, résidentiel et agropastoral. Elle représente, selon l'époque, 20 à 40% des habitats connus. Ces pourcentages reflètent les données pour l'ensemble du territoire varois et sont à relativiser en tenant compte des conditions générales de chaque époque et de l'état de la recherche. Ainsi, le décompte des villae témoigne du déclin du nombre d'unités d'habitat pendant le Haut Moyen Âge (6<sup>e</sup> - 9<sup>e</sup> siècles après J.C.) et de la forte déprise démographique qui marque le milieu de cette époque. Nous comptons dans le Var 173 villae pour le Haut Empire (1<sup>e</sup>-2<sup>e</sup> siècles après J.C.) sur un total de 947 sites d'habitat connus et nous ne comptons plus que 77 pour le Haut Moyen Âge mais sur un total de 206 sites d'habitat connus. Pour le seul 5<sup>e</sup> siècle après J.C. 151 habitats de plaine sont encore occupés dans le Var. Du Haut Empire romain à l'an mille, ces habitats s'insèrent dans des découpages administratifs appelés terminus dans le langage de tradition antique ou pagus dans le langage du début du Moyen Âge.



Restitution de la villa gallo-romaine du Louu, Gaétan CONGES, Jacques BIGOD

### Persistance des lieux d'habitat au Moyen-âge

Ces modules territoriaux constituent des réseaux que nous retrouvons dans le maillage des habitats groupés (villages et hameaux) et dispersés (fermes et bastides) jusqu'à nos jours. Ainsi, des domaines viticoles se développent en lieu et place ou à proximité des domaines antiques (la Lieue à Brignoles ou le Grand Lóou à la Roquebrussanne). Des relais routiers des premiers siècles de notre ère (Tourves, Tavernes) évoluent en habitats compacts. Les oppida peuvent se trouver à l'origine des châteaux féodaux (Forcalqueiret, Nans), mais la dissociation entre place forte préromaine et château médiéval existe aussi (Rougiers, Mazaugues). Aux 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles, des regroupements sont opérés autour de châteaux (fait observé dans plus que la moitié des communes de la Provence Verte) ou autour d'établissements religieux (on compte une dizaine de fondations ecclésiastiques). Ces sites représentent l'assiette primitive des habitats actuels. Ils sont formés de multiples façons. Certains châteaux sont délaissés et relayés par un habitat installé sur leur piémont immédiat (La Roquebrussanne, par exemple) ou légèrement plus loin mais à distance visuelle du site initial (Forcalqueiret, Rougiers, Nans). D'autres entités communales évoluent sur place. Les bourgs de Brignoles ou de Carcès, par exemple, s'enroulent et s'étalent autour du bâtiment seigneurial juché sur une butte. Montfort dévale la pente aux abords immédiats du château templier. A Fox (village de hauteur) les fondations civiques et religieuses se succèdent sur le même emplacement depuis l'Âge du Fer. Saint-Maximin, bourg de

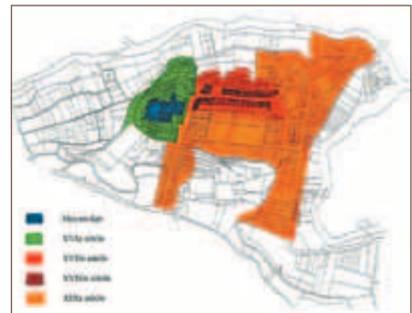
plaine, croît sur le lieu d'un sanctuaire de l'Antiquité tardive et d'un habitat gallo-romain identifié comme le site de Villa Lata. Le nom de Rodanae, transmis pour le même site, trahit un culte local nettement plus ancien. Pour résumer, nous pouvons dire que les clivages « ville haute/ville basse » et « ville vieille/ville neuve » sont équivalents. Dans l'un et l'autre cas, les deux formations se trouvent tant dissociées que continues dans l'espace et leur évolution se fait autant de concert qu'au détriment de celle plus ancienne.



Le domaine de Saint-Julien-le-Grand, La Celle

### Les « villages-villes »

Débarassées ou outrepassant leurs murailles, les agglomérations modernes conservent une structure serrée, avec des îlots contigus et des bâtisses mitoyennes et même intriquées les unes dans les autres. Les remaniements opérés dès le 16<sup>e</sup> siècle (élargissement des enceintes, aménagement



### Développement de Carcès

des lices, agrandissement des faubourgs, installation de lieux de marché et de foire, comme à Brignoles, ou de halles, comme au Val) et les aménagements d'inspiration haussmannienne du 19<sup>e</sup> siècle (alignements de façades, ouverture de voies selon un plan orthogonal, ajout de nouveaux quartiers) n'ont pas altéré l'aspect dense du bâti. En 1929, la Monographie agricole du Var compare ce bâti rural à celui des villes. Le caractère urbain transparait également dans la composition de la population (mélange d'agriculteurs, de commerçants, d'artisans, de financiers, de professionnels libéraux et de bourgeois) et dans la satellisation des services et des loisirs. En 1981, en s'appuyant sur des critères comme l'agencement du bâti, le profil des habitants et les fonctions sociales et économiques, les historiens Jean Ferrier et Yves Rinaudo affirment qu'au-dessus de 200 habitants, chaque commune varoise est un « village-ville ». De toute évidence, formes et fonctions vont de pair. Ce fait rappelle qu'« à une morphologie de groupement correspond, la plupart du temps, une sociologie de collectivité » (Roger Livet 1962) : se regroupent, généralement, en habitats serrés les sociétés qui ont conscience de leurs intérêts communs et qui administrent leur territoire et leurs affaires de façon collective.

## Groupement et dispersion : lieux, formes et dynamiques

Fondation monastique, adaptation au milieu naturel, abandon d'un site primitif : les raisons de l'implantation des groupes d'habitat ont été multiples et expliquent la diversité des villages actuels.

### Les communautés d'habitants

Nous avons vu que les communautés du Var intérieur sont constituées et relativement stables depuis la fin du Moyen Âge. La « communauté » de l'Ancien Régime dont nous parlons ici correspond, peu ou prou, à la collectivité communale post-révolutionnaire mais pas tout à fait à ce que nous entendons par le terme « municipalité ». La « communauté » comprend le « corps des habitants » qui agit comme une entité (d'où l'existence de terres communes et de droits d'usage inaliénables). La « municipalité » est une entité externe, différente du « corps des habitants », qui agit comme une personne (morale) en soi. Cette dissociation permet parfois de passer outre des prescriptions du droit coutumier (par exemple : l'autorité municipale ignore parfois l'interdit de vendre à un particulier un bien foncier à usage collectif). D'une époque à l'autre, les groupes humains cherchent à s'installer à l'abri de toute influence naturelle extrême, que celle-ci soit le relief, l'eau ou le climat.

### Emplacements stratégiques des villages



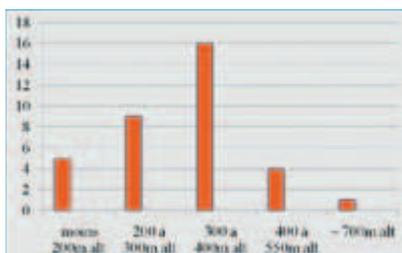
Situation du village de Méounes

La tendance consistant à se tenir à l'écart des conditions naturelles extrêmes est une tendance générale pour la Basse et Moyenne Provence. Les habitats ne fréquentent ni les sommets (exposés au soleil et battus par les vents), ni les bas-fonds (imprégnés d'humidité et soumis au gel). Ils s'écartent aussi, plus ou moins fermement, des cours d'eau (craints pour leurs crues subites) sans que cela n'empêche l'usage et le captage de ces derniers au même titre que toute eau vive : source, résurgence ou suintement. En revanche, les substrats et environnements rocheux ne sont nullement répulsifs. Ils sont diversement exploités et incorporés dans les fondations et les élévations du bâti. La déclivité des versants est aussi mise à profit pour étager les îlots en régulant luminosité, aération et ruissellements ainsi que pour établir des accès séparés pour les locaux résidentiels et les locaux techniques (granges, fenils, étables). Ces prescriptions valent pour tous les emplacements des villages même si chaque configuration de lieu a ses spécificités. Ainsi, parmi les 39 communes qui composent la Provence Verte, 28 possèdent un habitat principal placé sur une élévation modeste, dominée par des volumes montagneux plus puissants et sur un intervalle altimétrique qui varie entre 230 et

380 mètres. Les massifs de collines disposés est-ouest, qui se succèdent du sud au nord du Pays, forment une multitude de bassins plus ou moins vastes qui accueillent un maximum d'agglomérations allant de Méounes dans la vallée du Gapeau à Tavernes sur le piémont des Bessillons et de Vins dans la moyenne vallée du Carami à Pourrières et Pourcieux situés entre le Mont Aurélien et la Montagne Sainte-Victoire. Cette disposition se révèle convenable pour des expositions tant septentrionales que méridionales, comme le montrent les situations des villages de Néoules et de Sainte-Anastasia sur les rives opposées de l'Issole : le premier se développe sur une butte basse et allongée, formée en avant du versant nord de Saint-Clément, tandis que le deuxième occupe un petit plateau détaché du piémont sud-est de la Barre de Saint-Quinis. Parmi les 11 autres communes, les habitats de Pontevès, de Mazaugues et de Nans sont bâtis à une altitude de 400 à 450m.



Silhouette de Saint-Martin-de-Pallières



Graphique des altitudes

Pour le premier, ce fait peut être imputé au voisinage du massif des deux Bessillons quoique d'autres villages du même secteur (Barjols, Tavernes) se situent dans l'intervalle de 300-350m d'altitude. Pour Mazaugues et Nans, nous pouvons évoquer à ce sujet, la proximité immédiate de la chaîne de la Sainte-Baume. La même proximité explique l'altitude élevée (700m en moyenne) du Plan d'Aups, dispersé sur les retombées nord-ouest du même massif. Le perchement relatif de Fox-Amphoux (540m) et de Montmeyan (500m) traduisent quant à eux, des caractéristiques particulières au haut pays varois. Les villages situés à des altitudes moindres (entre 130 et 190m) se trouvent à proximité des fonds de vallées. Malgré le voisinage des cours d'eau, ces habitats groupés occupent aussi une position surélevée par rapport aux terres environnantes.

### L'eau surplombée

A l'examen, il devient évident que l'altitude à elle seule ne rend compte ni des potentialités des terrains, ni des préoccupations et des astuces des aménageurs. Ainsi, Correns (165m alt.) est placé sur les deux rives de l'Argens mais surplombe le fleuve de tous côtés. Il s'agit d'un petit plateau étroit, largement ouvert au nord, d'où le nom de Fort Gibron (fort « givré ») donné à l'ancienne résidence des abbés de Montmajour, seigneurs du lieu. Ce Fort occupe la partie élevée et ventée du site protégeant de fait le bâti rassemblé sur ses flancs. Plus en aval, Carcès (130m alt.) occupe une butte dans la boucle dessinée par la confluence Argens-Carami. Initialement cantonné sur le sommet, autour de son château, le bourg s'étale graduellement vers le fleuve et remplit la confluence sans franchir l'eau.

La descente jusqu'au bord de l'eau se fait par paliers. Placé sur un coteau sud, qui fait suite au promontoire sur lequel se dresse la bâtisse seigneuriale, le village glisse vers le sud-ouest et se développe un peu au-dessous du bourg médiéval, sur les bords d'un ancien étang. Généralement, en toutes circonstances, bourgs et villages trouvent les moyens de s'installer au dur et au sec, malgré des aléas géologiques comme la présence de sédiments friables (zones de travertins, par exemple) ou de terrains instables (substrats caillouteux ou sablonneux) et malgré le côtoiement, inévitable, des cours d'eau.



Dessin du village de Correns



Dessin du village de Carcès

### Questions d'eau

Du côté opposé, la butte est ceinturée par un canal qui longe et irrigue des parcelles jardinées. Seul l'habitat pavillonnaire actuel ne tient pas compte de ces marquages opérés par l'eau et les dépasse. Entrecasteaux (156m alt.) occupe une boucle de la Bresque. Château et village dominant le talweg de plusieurs dizaines de mètres.

### L'eau apprivoisée

Quand ils sont proches du bâti, les cours d'eau viennent tout au plus frôler ses limites externes ou intègrent des canaux qui desservent fontaines, lavoirs et moulins. A Méounes, la Lône épouse le passage qui sépare la « ville vieille » des extensions modernes bordant les routes de Signes et de Toulon. Ce petit torrent qui peut devenir fougueux sort ensuite du village et traverse les prairies des Naïs en direction du fleuve Gapeau. Chemin faisant, il fournit la force hydraulique pour les moulins placés en lisière du bâti. A la Roquebrussanne, la Latte (appellation de l'Issole tant que cette rivière longe le village) coule entre la face externe du bâti serré et les jardins (les horts) qui occupent ses marges. Quelques passages à gué et des pontons (initialement en planches, d'où le toponyme de « La Planque », puis, moins nombreux, en pierre) relient les deux berges. La route départementale initiale passe dans le village, en suivant le piémont qui porte ce dernier. Elle est doublée d'une déviation (la route actuelle) qui contourne l'ensemble et laisse l'Issole de côté tout en suivant sa



Vue de Barjols



Descente des moulins à Varages

vallée. Côté aval, l'Issole coule en restant éloignée de toutes les agglomérations dont elle traverse le territoire. Sur ses rives, les terrasses sont occupées, traditionnellement, par des prairies humides ou par des terres semées en fourrage. Mazaugues représente un des rares cas où la rivière, en l'occurrence le Carami, qui sourd quelques centaines de mètres en amont, traverse l'espace aggloméré. Les préoccupations au sujet de nuisances causées par cette situation (insalubrité plus que débordements) reviennent régulièrement dans les comptes-rendus du Conseil dès le 17<sup>e</sup> siècle. Le recouvrement du parcours de la rivière en ville est planifié à plusieurs reprises mais n'aboutit que dans les années 1880. Ordinairement, face aux cours d'eau, les agglomérations présentent un bâti aveugle (avec un minimum d'ouvertures) composé par une majorité de locaux techniques (granges, bergeries, moulins, fabriques). Ordinairement aussi, un bâti aveugle affronte le côté d'où souffle le mistral (nord, nord-ouest) et parfois, le côté d'où arrive la pluie (est) en complément avec d'autres aménagements spécifiques

(revêtements en tuiles-écailles ou murs à parements doublés). Le village-rue de Forcalqueiret illustre bien ces dispositions malgré des percées récentes opérées dans la compacité de la face nord du bâti ancien. Dans la totalité des bassins de l'Argens et de ses affluents (le Cauron, le Carami, l'Issole, la Ribeirotte en rive droite, la Bresque, la Cassole, l'Eau Salée en rive gauche, les trois premiers prenant leur source sur l'ubac de la Sainte-Baume), l'attirance et l'évitement entre habitats et cours d'eau est un jeu usuel. Ainsi, le bourg de Brignoles se développe au contact du château construit au 12<sup>e</sup> siècle sur l'extrémité d'un promontoire dominant de 30 à 50 mètres le piémont, côté sud et le cours du Carami avec la plaine attenante, côté nord. Ces terres basses se situent à une altitude moyenne de 200m. La ville s'enroule en anneaux dissymétriques autour de la butte du château, s'étalant vers la rivière, l'enjambant même, mais laissant une zone libre sur ses berges. Le Carami départage toujours l'espace aggloméré et l'espace d'habitat diffus, collectif ou individuel. Au fil des siècles, c'est lui qui définit le tracé des déviations qui éloignent de plus en plus les grands axes de circulation du noyau urbain. Des bourgs comme Barjols ou Varages dominent aussi les vallons où gronde l'eau qui fait leur richesse (moulins, tanneries, faïenceries). Le premier village s'étage sur plusieurs terrasses de travertin qui surplombent



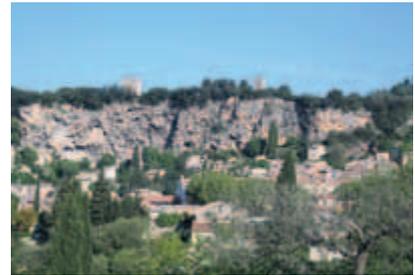
Coupe géologique du village de Varages (Jean Nicod)

la dépression où plonge le ruisseau de Fauvéry. Le second se déploie sur le Báou, le balcon créé par le débordement des eaux des sources jaillissant du plateau du Deffens qui s'étend en arrière du village. Les deux agglomérations incorporent dans leur bâti les eaux qui viennent de l'amont. Une multitude de canaux longent la moindre ruelle, alimentent toutes sortes de vasques et de fontaines et rafraîchissent places et jardins publics : la longue place du Capitaine Vincent à Barjols, le vaste jardin de l'Enclos à Varages. Le balcon qui porte Varages domine le lit de l'Eau Salée. L'articulation de ces deux éléments forme la descente des moulins, ceux à huile, à farine et à papier qui fonctionnaient en batterie pendant l'Ancien Régime. Cette chaîne d'applications hydrauliques se retrouve à Cotignac où la Cassole, dérivée, contourne le Rocher créé par ses débordements, qui ont souvent rudement éprouvé le village. Cotignac niche toujours au pied de cette haute barre de roche tendre. Celle-ci n'est plus dévastée par les eaux de la rivière après les travaux de déviation entrepris en 1701-1702. Jusque là, plusieurs tentatives d'entraver la fureur des eaux n'avaient donné que des résultats provisoires. Des travaux analogues sont entrepris à Varages à partir de 1745, à l'initiative de la famille de Gassendi. Les dégâts des eaux sont un fléau récurrent pendant l'Ancien Régime et affectent de nombreuses localités. Ils sont souvent le fait de cours d'eau modestes en apparence qui prennent, sans prévenir, des allures de torrent, tel le Valgarnier ou la Foux à Tourves, qui ont causé des inondations aussi mémorables qu'inattendues.

## Persistance ou abandon des premiers sites d'implantation

### Sites de continuité

La formation de Cotignac rend particulièrement compte de la complexité des processus d'occupation du territoire et d'urbanisation. Ici, les réminiscences des installations antique et médiévale se situent en amont du Rocher avec, repères ultimes du temps et de l'espace, les deux tours de guet des 13<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> siècles, érigées en bordure du plateau. L'habitat post-médiéval et moderne s'établit en aval du Rocher. Le château bâti sur versant ouest, qui a probablement initié ce regroupement de maisons, n'existe plus et la villa gallo-romaine à l'origine du nom du lieu n'a pas laissé de traces (villa quo dicitur Cotign(n)aco [anthroponyme Cottinius / Cottius / Cittius et suffixe acum] mentionnée au début des années 1000 dans différents cartulaires). Le village actuel comporte une partie haute et une partie basse, placées en deçà et au-delà des remparts, dont seuls quelques noms de rues ont gardé le souvenir. Dans la ville neuve, le Cours (aménagé en 1810) et les constructions adjacentes couvrent le canal venant de la Cassole et les terres à fourrage qui s'épalaient aux portes de la ville vieille. Celle-ci est frappée de quelques alignements mais elle n'est pas désertée. La mairie elle-même se trouve sur l'ancienne Place du Marché et dans les locaux d'un des moulins désaffectés. Cotignac continue à valoriser ses vieux quartiers (les constructions troglodytes du Rocher y compris), tout en développant des lotissements aux abords de la ville et un nouvel habitat dispersé aux abords d'anciennes fermes.



Vue générale de Cotignac

L'aspect global de Cotignac, placé en amphithéâtre devant sa muraille de travertin, se retrouve à Barjols, étiré à mi-pente autour de son église et de son campanile, et, dans une mesure moindre, à Montfort, où l'agglomération installée sur la pente de la colline de Villevieille à l'aplomb du château apparaît moins étendue. Ce château, dit des Commandeurs, a été fondé au 15<sup>e</sup> siècle et a connu des modifications aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles. Il a lui-même remplacé un château des 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles détruit au 14<sup>e</sup> siècle. Il a été possédé par les Templiers, puis par les Hospitaliers de St Jean de Jérusalem, puis par l'ordre de Malte. L'ensemble inclut une chapelle Saint-Blaise. Les agglomérations d'Ollières ou d'Esparron ont une allure analogue à celle de Montfort, avec leurs châteaux respectifs se détachant en font d'horizon, tandis qu'à Pourcieux, cette disposition, bien réelle, reste moins perceptible à cause de la déclivité moindre du lieu.



**Vue générale d'Esparron-de-Pallières**

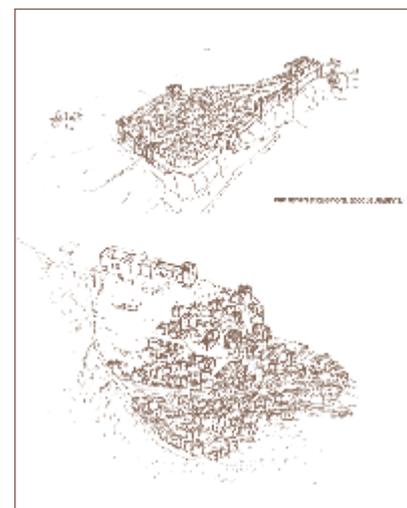
Dans tous ces cas, l'étalement vers les basses terres, à travers des lotissements contigus au bâti groupé ancien ou disséminés dans sa campagne proche, tend à brouiller l'image de l'habitat massé au pied ou autour de la bâtisse noble. En Provence Verte, Saint Martin est un de rares villages à s'être resserré au lieu de s'étaler, en se développant au contact du Bois du Château, parc créé à partir de 1734. Pour plusieurs de ces habitats, l'existence en pied-de-pente ou sur un carrefour routier de quartiers appelés faubourgs (Esparron) ou logis (Saint Martin mais aussi Nans ou Fox-Amphoux) témoigne aussi d'occupations plus ou moins synchrones des hautes et basses terres.

#### **Abandon des sites primitifs**

Si, entre réunions, extensions et éclatements, les formes et les tendances évolutives des habitats montrent une forte variabilité, plusieurs schémas présentent des structures similaires. Ainsi, et toute proportion gardée, la formation de Vins peut se comparer à celle de Montfort. Dans les deux cas, un centre de pouvoir tardif (châteaux du 15<sup>e</sup> siècle) remplace le centre de pouvoir plus ancien (castrum de Sainte-Suzanne pour Vins, Castel Rignáou pour Montfort) et satellise un habitat groupé, tandis qu'un cours d'eau conséquent (le Carami pour Vins, l'Argens pour Montfort) semble contenir l'expansion du bâti serré et définir les axes de développement du bâti lâche. Mazaugues aussi délaisse précocement



**Forcalqueiret : le village et le Castellat**



**Restitution du castrum médiéval de Nans les Pins**

son site castral et s'étire vers le Carami en aval du manoir post-médiéval, qui relaie le château sans devenir pour autant un centre administratif. Dès l'investissement du site, les maisons de Mazaugues s'étagent hors de l'enceinte du Moyen Age dont les vestiges répondent encore au nom de « clastre » (soit terrain clos, du latin claustra qui donne le provençal claustrado). L'habitat se concentre au contact d'une chapelle hors murs qui finit par devenir paroisse. Une maison particulière, pas obligatoirement la même, fonctionne comme maison de ville. Le domaine de la villa Mat(d)alic(g)as (éponyme du lieu) devrait se situer un peu plus bas dans la vallée, à quelques centaines de mètres du village actuel. La chapelle dédiée à Saint-Christophe (patron du lieu) et ses terres (possessions de l'abbaye de Saint-Victor depuis la fin du 10<sup>e</sup> siècle) en sont relativement éloignées et marquent les confins d'un premier périmètre de campagne régulièrement fréquentée par les habitants.

A Forcalqueiret, le village primitif est compris dans l'enceinte du château médiéval et délaissé progressivement en même temps que le logis seigneurial. Ici, le regroupement se fait également autour d'une chapelle des champs, le long d'une voie déjà fréquentée et carrossable, dont le tracé suit de loin le cours de l'Issole. La maison de ville ne s'abrite apparemment pas dans le manoir des Pontevès, derniers seigneurs du lieu. Ce manoir est édifié entre le premier îlot de maisons et l'église dans la deuxième moitié du 17<sup>e</sup> siècle, soit quelque temps après l'amorce de la descente de l'habitat. La désertion du site perché et le regroupement au bas de la pente n'entraînent pas l'abandon des hameaux qui font partie du même finage (les Déoux, les Marins). De nos jours, ceux-ci fournissent encore des ancrages pour l'habitat dispersé. Le premier (les Déoux) se trouve à l'emplacement d'une installation rurale gallo-romaine. Les deux autres membres de la seigneurie de Forcalqueiret, le bourg de Sainte-Anastasie (connu sous cette appellation dès les années 1200) et l'habitat de plaine de Rocbaron (son château n'a pas survécu à l'édification de celui de Forcalqueiret) évoluent sur place. Néoules, autre village de la vallée de l'Issole, occupe une butte allongée à mi-chemin entre la barre qui abrite le château de Sant-Thomé (connu dès le 11<sup>e</sup> siècle et désaffecté, probablement, au 15<sup>e</sup>) et la motte (tertre artificiel) de Château Loin, dit aussi « Bastide de Néoules ». Ce gros domaine agricole est connu dès 1250 et encore habité autour de 1700. Le village actuel s'est formé près d'une chapelle devenue paroisse en 1584 et du manoir du 17<sup>e</sup> siècle appartenant au roturier qui acheta le fief. Autour de ce noyau, l'agglomération s'est agrandie en bandes successives



Le castrum Saint-Jean de Rougiers vu depuis le village actuel

qui couvrent et dépassent la butte portant l'habitat.

Parmi les autres fondations castrales, le village de Rougiers s'est formé au terme de plusieurs réunions, dislocations et abandons des points habités. Dans ce territoire, l'oppidum de Piégu et des établissements de plaine sont diversement occupés entre l'Age du Fer et le 5<sup>e</sup> siècle après J.C. Le castrum de Saint-Jean (château et village contenus dans la même enceinte) prospère pendant les 12<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> siècles sur une butte voisine de Piégu. Un nouveau village post-médiéval, un bourg (dit Pays Haut et plus récemment Vieux Rougiers) s'installe au pied de la butte du château déserté et s'agrandit vers la plaine pour donner le village actuel. Nans se forme aussi au terme de déplacements successifs entre l'oppidum préromain de Sainte-Croix, le château du 12<sup>e</sup> siècle édifié sur un éperon contigu et incluant dans son enceinte le vieux village habité jusqu'aux 15<sup>e</sup>-16<sup>e</sup> siècles et l'établissement de pied de pente, le nouveau Nans : un village agencé autour d'une Grand'Rue relativement rectiligne. Déperché dès le 17<sup>e</sup> siècle, Nans prend son aspect définitif au milieu du 19<sup>e</sup> siècle grâce à la volonté du baron Saint-Georges qui préside alors aux destinées de la commune.

Le nouveau Nans est composé d'un habitat compact en forme de triangle traversé dans sa largeur par un Cours spacieux et d'un habitat pavillonnaire développé à partir des axes de circulation qui encadrent ce triangle. Pontevès présente un cas contraire. Jamais désolidarisé du site d'origine, l'habitat a simplement débordé de l'enceinte pour se placer en contrebas du château médiéval. Celui-ci abritait logis noble, maisons et habitants jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle. Vidé de sa population après les épidémies de peste du milieu du 14<sup>e</sup> siècle, Pontevès est refondé dans les années 1470 (acte d'habitation de 1477) avec un apport de population italienne. Le village actuel s'étend contre et sous le rempart et laisse voir parfois dans son bâti des détails des fortifications (appareil en pierre de taille, meurtrières ...).

### Indices toponymiques

Dans certains cas (à la Roquebrussanne, par exemple), la dissociation du site ancien perché et du site nouveau en piémont génère des dénominations partielles, qui rappellent l'utilisation simultanée de tous ces lieux pendant plusieurs siècles. Connue dès 1070, la Roco de Brussan (le château et le bourg sur la colline actuellement appelée Notre-Dame d'Inspiration) est aussi notée comme Châteauvieux, tandis que le bourg en plaine (le village actuel) est également appelé Villedieu. Le territoire de la Roquebrussanne regroupe d'autres habitats perchés et fortifiés (plusieurs oppida préromains, l'habitat médiéval de Fiossac et, en limite nord, celui des Pennes, etc.) et d'importantes installations gallo-romaines, dont la villa du Lóou. Le territoire limitrophe de Tourves est quant à lui, le fruit de la réunion de trois fiefs différents (Seyssolles ou Seisson, Saint-Julien, Gaylet), dont les places fortes sont abandonnées dès la fin du Moyen Âge, à celui de Torreves, qui se développe à proximité du relais gallo-romain Ad Turrem situé le long de la voie Fréjus-Aix. Le village actuel jouxte le site préromain de Saint-Maurice et fait face au site perché de Seisson, mais laisse de côté l'oppidum de Saint-Probace, coiffé de la chapelle homonyme, qui remplit l'horizon vers la vallée du Carami. Le territoire rassemble aussi les terres de villas gallo-romaines et d'un habitat fortifié de la fin de l'Antiquité : celui de Saint-Estève.

## Les bourgs ecclésiastiques



Vue générale de Camps-la-Source

### Possessions et prieurés monachiques

Parmi les habitats développés en plaine ou en piémont et évoluant sur place, les fondations ecclésiastiques commencent fréquemment en tant que petits bourgs fortifiés. Ainsi, Garéoult, dans la vallée de l'Issole, se forme à l'intérieur de remparts appuyés sur une église flanquée par une tour. Possession des bénédictines de la Celle, le village est placé entre le massif Saint-Clément et les collines de Bonnegarde qui est le lieu probable d'un poste de guet de l'Antiquité tardive, la Gardia Alta, dont le nom pourrait avoir évolué en Garéoult. Des indices d'installations de haute et basse époque romaine (habitats et sépultures) proviennent des lisières du piémont de Bonnegarde (jaillissement de sources) et de la frange nord du village actuel.

Nous pouvons comparer ce processus de formation avec ce qui se passe au Val, possession du monastère de Montmajour. Le Val devient prieuré, à la place de Correns, dans le courant du 13<sup>e</sup> siècle : ce transfert de prieuré équivaut à un transfert de pouvoir, spirituel mais aussi et surtout paroissial et administratif (état civil, centralisation des impôts). En tant que représentant du seigneur, le prieur exerce aussi la justice au niveau local. L'église du Val et le quartier contemporain qui lui fait face, celui de la Dîme, sont reliés par une muraille qui se poursuit et délimite sur quatre côtés un premier village aux rues grossièrement parallèles. Cette enceinte englobe aussi la maison du prieur avec son jardin clos (une « clastre » donc, comme le rappelle le nom de la fontaine attenante).



Relevé architectural du prieuré du Val

Le village du Val succède au castrum de Paracol, déperché peu avant l'an mille, mais regroupe également des établissements épars de plaine. Un autre bourg lié à l'Abbaye de la Celle, celui de Camps, n'est pas fortifié. Implanté sur un ressaut de terrain entre la Barre Saint-Sébastien et le ruisseau du Val de Camps, cet habitat se concentre progressivement autour de l'église Sainte-Marie édifiée en 1017 près de la Source, la résurgence qui arrose la frange sud du village. Campiers (gens des champs) du terminus de Brignoles, les Campsois ne se sont constitués en communauté (ville avec un Conseil indépendant) qu'à partir de 1470. Saint-Maximin se présente aussi comme une fondation religieuse chrétienne (les Cassianites de la Sainte-Baume s'y trouvent dès le 5<sup>e</sup> siècle avant J.C.), après un passé antique et protohistorique riche (plusieurs établissements de hauteur, hameaux de plaine et divers points de culte parsèment ce territoire).

#### Les cas de Saint Maximin et de Brignoles

Le périmètre fortifié de Saint-Maximin change plusieurs fois jusqu'à ce qu'il trouve sa forme finale au tout début du 14<sup>e</sup> siècle sous la domination angevine. Le bourg est successivement possession des évêques de Marseille, des comtes de Barcelone et de Provence, de Charles II d'Anjou qui initie la construction de la basilique, et de la famille angevine. En 1481, les terres provençales seront cédées aux rois de France. Le rempart de Saint-Maximin n'est dépassé par le bâti urbain qu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle et n'est abattu qu'après 1830. C'est également le cas pour le bourg de Brignoles où la double enceinte (muraille du 16<sup>e</sup> siècle élargissant

le périmètre défini par celui du 12<sup>e</sup> sans arriver à contenir l'expansion de l'habitat vers des faubourgs) n'éclate qu'en 1837.



**Evolutions successives du bourg de Saint Maximin.**

1. **Porte d'Aix**
2. **Porte Neuve**
3. **Porte de Barboulin**
4. **Porte de Marseille**



**Fresque restituant une vue de Brignoles**

A Brignoles (développé à partir du château et du palais des comtes de Provence) comme à Saint-Maximin (développé à partir de la basilique et du couvent contigu), le bâti du Moyen Age reste toujours au cœur du tissu urbain. Cependant, ce tissu se distend de plus en plus en s'éloignant du centre et se divise en une multitude d'habitats diffus et de bâtiments utilitaires qui s'étalent dans les deux directions de l'autoroute actuelle, grossièrement alignée sur la voie antique. Ces dynamiques centrifuges, en œuvre dès les années 1950 et surtout après 1970, ont un impact fort sur l'aménagement territorial. Les abords de deux villes présentent des campagnes mitées par une urbanisation peu réfléchie et dégradées par de multiples réseaux de voies superposées. L'approche du côté est, à travers une campagne montueuse et boisée, dévoile cet afflux constructif par bribes. L'approche depuis l'ouest et le nord-ouest, par des fonds de vallée et des piémonts dégagés, fait apparaître ce paysage désstructuré dans toute son ampleur. Seules la masse solide de la basilique Sainte-Madeleine, qui se détache du bourg de Saint-Maximin, et les pointes des clochers de l'église Saint-Sauveur et des chapelles Saint-Jean et Saint-Sumian, qui surmontent le bâti compact et diffus de Brignoles, rétablissent un minimum d'équilibre en retenant le regard.

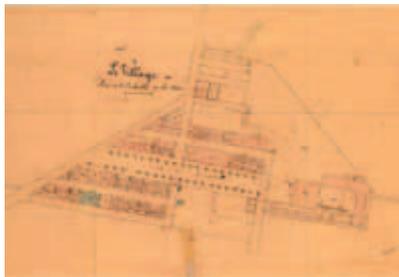


Vue de Brue-Auriac

### Cas particuliers

Il reste à commenter la présence de communes issues de ce que les archives d'Ancien Régime appellent les « lieux inhabités », des lieux non pas désertés par les hommes mais dépourvus de toute centralité administrative et constructive. Ces « lieux inhabités » sont d'ailleurs recensés de la même façon que les autres en fonction du nombre des feux (familles) et le recenseur calcule l'imposition par chef de maison (la capitation) et les différentes taxes dues par la localité à l'État et aux seigneurs. Le Plan d'Aups, par exemple, avec un peu plus de 1200 habitants actuellement, reste toujours éparpillé sur le plateau de la Lare contre le flanc nord-ouest de la Sainte-Baume. La commune est un maillage très lâche de fermes, de résidences isolées, d'anciens relais et auberges, et de bâtiments religieux. Sur une barre rocheuse surélevée, l'espace entre l'église romane Saint-Jacques le Majeur et le couvent des sœurs de Béthanie fait encore office de « corps de ville ». Le castrum Almis, à l'origine de la localité, n'a laissé que des traces infimes sur le versant nord du massif. Le castrum de Châteauvert, autre « lieu inhabité », est bien localisé et suffisamment visible sur un éperon barré qui domine de loin le pont de l'Argens. Ce château est abandonné depuis le 13<sup>e</sup> siècle. L'habitat se trouve dispersé sur les piémonts

et dans les clairières des gorges formées par le fleuve. Cet habitat est composé de fermes et de petits hameaux. Le bloc mairie/école et l'église de la Transfiguration prennent place autour du pont, une bâtisse sur chaque rive. Seul point de traversée dans la haute vallée, ce pont est emprunté par la route qui relie Brignoles à Barjols et au haut Var. Au croisement du fleuve et de la voie se trouvait un ancien relais de diligences, à l'origine de l'auberge proche de la mairie. Peu peuplé (les habitants dépassent à peine la centaine), Châteauvert reste un passage connu et obligé. Dès l'Age du Bronze, ce passage a été commandé par de petits établissements routiers placés au niveau ou en surplomb du pont. Le cas de Brue-Auriac est assez singulier. Il s'agit de deux communes distinctes, toutes deux dépourvues de centre urbain compact et composées de fermes-bastides disséminées sur leur territoire. Déclarées « inha-



Plan cadastral de Brue Auriac (XIX<sup>e</sup> siècle)

bitées » en 1471, ces terres vivent avant d'être achetées en 1746 par un homme d'affaires, Georges Roux, qui crée un nouveau village sur plan orthogonal (îlots réguliers, places spacieuses, rues rectilignes) et qui fait prospérer l'agriculture (céréales, légumineuses, oliviers), l'élevage (laitages et laines) et l'industrie (moulins, peaux, faïences, tuiles, tissus, chapeaux, etc.). Cet « âge d'or » dure une trentaine d'années. Après la Révolution, les deux communes se séparent. Elles se réunissent de nouveau en 1841 (ordonnance du 24 juin 1840). Le village créé au 18<sup>e</sup> siècle reste un paradigme d'architecture domestique et utilitaire ordinaire et montre, dans sa campagne proche, quelques curiosités attractives dont un pigeonnier de 23m de haut. Fox-Amphoux procède aussi de la réunion de deux localités distinctes : le castrum de Fos ou Forz, développé sur un habitat perché daté de l'Age du Fer et celui d'Anfos, développé aux abords d'un habitat et d'un four de potier d'époque romaine. Le hameau Saint-Jean-de-Bresc leur fut ajouté juste après 1789. En 1839/1840 quelques autres anciens habitats désertés sont réunis à une commune limitrophe : le château de la Roquette à Montmeyan, le hameau de Bézaudun à Varages, la commune de Meynarguettes à Mazaugues. Un siècle plus tard (en 1954), le hameau de Saint-Antonin amorce un mouvement inverse en devenant commune et en se détachant d'Entrecasteaux.

## Trames et tissus urbains

L'habitat groupé caractéristique de la grande majorité des villages de la Provence Verte va se développer au fil des siècles : les premiers centres agglomérés vont s'étendre dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et prendre diverses formes.

### Généralités

Dans la plupart des localités, la morphologie du bâti groupé actuellement visible se met en place entre la fin du 17<sup>e</sup> et le début du 20<sup>e</sup> siècle. Notons que toutes les localités de la Provence Verte, à l'exception de Brue-Auriac tardivement fondé, sont répertoriées sur la carte de Cassini mise en place autour de 1780. Dans ce document, deux d'entre elles sont qualifiées de « villes » (Brignoles et Saint-Maximin) et deux autres de « bourgs » (Cotignac et Tourves). Le tissu urbain originel est ordinairement un groupement en ordre serré. Il est composé de quartiers denses et continus, que le réseau des voies s'ordonne en cercles, en bandes ou en modules compacts juxtaposés. Toutefois, le plus souvent, évolutions concentrique et linéaire se combinent. Des villages assemblés autour d'un centre s'étirent vers une ou deux directions privilégiées ou bien se déploient en étoile tandis que des villages-rues s'épaississent progressivement pour acquérir une forme plus ramassée qu'effilée.



Plan cadastral de Correns (XIX<sup>e</sup> siècle)

### Le cas de Correns

Parmi les villages dont la forme circulaire s'étale, Correns reste fidèle à sa configuration initiale centripète, commandée par la boucle de l'Argens et le rempart. Celui-ci est évoqué par le tracé courbe des rues du centre-ville et par les rétrécissements au niveau des poternes. Le passage de la porte Saint-Germain en garde le souvenir. Au cours de son évolution, Correns a vu son centre s'alléger des îlots qui encombraient les alentours immédiats du Fort, sans que la trame générale du bâti n'ait été bouleversée. Les îlots du noyau existant ont des formes légèrement trapézoïdales même si les parcelles sont plutôt orthogonales. La Grand'Rue mise à part, les autres voies sont étroites et plutôt courtes, se croisant avec des passages



Couvert de la Dîme au Val



Estros Rue des Naïs à Cotignac

exigus et/ou couverts : les « estrés » (estro), que l'on appelle ailleurs (à Entrecasteaux, au Val, à Varages). « endronnes » (androuno), « couverts » (coubierto) ou « cantons » (cantoun). Les axes routiers qui partent de ce noyau sont rayonnants. Le bâti serré suit leurs tracés et se concentre dans le prolongement nord-ouest de l'agglomération, au-delà de la rive droite. Même le bâti en ordre lâche (constructions groupées mais détachées les unes des autres) ou dispersé (constructions isolées) se présente plus étoffé de ce côté. Le faubourg formé au 17<sup>e</sup> siècle en rive gauche de l'Argens, s'aligne sur les deux voies qui partent du pont construit en 1606. Ce quartier se différencie du noyau habité principal tant par son nom que par son agencement. Il est prolongé par d'autres groupements disposés le long des routes.



Vue de Pourrières

#### « Sous-ville » et « sur-ville »

Les archives et le cadastre napoléonien notent le long des îlots du centre de l'habitat principal de Correns une voie appelée Enville, tout en précisant qu'existe plus loin le quartier appelé Sou(s)ville. Ce toponyme désigne, de nos jours encore, une partie du vallon qui borde l'habitat côté nord-ouest, ainsi que la cavité qui s'ouvre en haut du flanc nord de cette dépression et qui a été fréquentée par les hommes dès le Néolithique. Une opposition analogue existe pour Cotignac, où Enville, quartier placé au pied du Rocher, s'oppose à Surville, quartier placé sur le plateau au-dessus, près des lieux occupés entre l'Antiquité tardive et le Moyen Âge et au niveau de plusieurs adductions et



Rue Sous-ville à Fox-Amphoux

## Transformation et évidement des centres historiques

canalisations d'eau. Celles-ci alimentent les chutes actionnant les moulins et irriguent les terrasses bordant la Cassole. A Carcès, la rue Sous-ville jouxte celle des Jardins. Toutes deux se trouvent hors du périmètre médiéval et en lisière de l'agglomération des 16<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles. Le cas est récurrent. A Seillons, la rue Sous-ville est parallèle et sous-jacente à la Grand'Rue. Elle constitue la limite inférieure de l'étagement du bâti. A Fox-Amphoux, la rue Sous-ville marque la base de la butte qui porte le village et mène aux axes routiers qui permettent d'en partir. Apparemment, l'odonyme désigne soit une voie en contrebas ou à l'extérieur du rempart ou du quartier central (par sa position et/ou par sa fonction), soit la lisière du périmètre habité, mais situé hors de la ville enclose, celle conçue, d'une certaine façon, comme la ville « vraie ».

#### Les cas de Carcès et de Pourrières

Le remodelage d'un centre-ville par trop enchevêtré au moyen de démolitions de certaines maisons est une transformation habituelle. Carcès présente l'exception à la règle. Son centre ancien n'a pas été re-structuré en supprimant sciemment des parties du bâti. Les différents états de celui-ci se sont imbriqués en se transformant réciproquement. Le logis du 16<sup>e</sup> siècle, qui a succédé au castrum médiéval, et un pan de l'enceinte du 14<sup>e</sup> siècle qui reste visible, ont été réhabilités au début des années 2000. En revanche, Pourrières, juché sur un éperon qui domine la vallée de l'Arc, ne garde que peu de vestiges de son château primitif et des traces fugaces des trois périmètres successifs enserrant la ville. La trame des axes de circulation et quelques détails sur les élévations des bâtisses



Le bourg médiéval de Carcès

laissent deviner ces limitations circulaires, qui se forment depuis un point d'attache représenté par le château et définissent les extensions sud et est. Dès 1600, ces extensions dessinent une voie périphérique orientale qui deviendra la Grand'Rue actuelle. L'habitat développé après 1900 (y compris l'habitat pavillonnaire) s'étend aussi sur la partie orientale du site. Les versants de la moitié occidentale conservent une physionomie champêtre, rappelée par la longue rue des Jardins qui borde l'agglomération de ce côté. Jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, les parcelles cultivées venaient y frôler le bâti. Un grand nombre de puits parsème ces parcelles qui descendent vers le piémont de la Sainte-Victoire. Plusieurs percées dans le tissu urbain laissent contempler cette montagne et apercevoir le Mont Aurélien qui remplit l'horizon au sud. C'est depuis la place du Château (l'esplanade aménagée à l'emplacement des corps de bâtiment démolis) que la vue embrasse la totalité du paysage : vallée verdoyante, masses montagneuses, saignée de l'axe autoroutier. Le village voisin de

Pourcieux offre également, depuis certaines de ses rues, des points de vue vers les massifs environnants, mais pas de vue périphérique sur la campagne. Ces percées vers des points remarquables du paysage, souvent ressentis comme identitaires, s'observent assez couramment : le rocher du Candelon, les indentations de la Loube, la pointe de Saint Quinis, les hautes barres de la Sainte Baume et des Thèmes, les contours caractéristiques des Bessillons sont donnés à voir depuis plusieurs centres-villes et belvédères.

#### Le cas de Garéoult

Fondé dans un élargissement de la vallée de l'Issole, Garéoult a également vu son centre ancien s'évider après les années 1950. Seule a été conservée la périphérie de ce bâti et l'îlot de la maison claustrale qui abrita pendant un temps la maison de ville et finit par s'appeler « château ». La ville garde quelques marques éparées de l'habitat et du rempart, un rempart bâti ou rebâti au 14<sup>e</sup> siècle et qui enserrait encore le village en 1510. La place spacieuse, qui succède aux îlots démolis, empiète sur le tracé de la rue transversale, celle du Puits. Ce dernier occupe toujours un point excentré de l'espace public. La place de la Mairie se trouve hors remparts. Elle est accessible, comme il se doit, par la rue de la République. Elle couvre l'espace entre l'ancienne courtine et l'église. Ce sanctuaire se trouve actuellement accolé à une tour

qui se dressait, autrefois, à part. L'existence initiale d'un pàti (d'un patecq, c'est-à-dire un espace ouvert à usage collectif) entre les deux constructions est rappelée par le lavoir public adossé au bâtiment religieux. Cependant, si le tissu urbain aggloméré de Garéoult s'est distendu et si sa trame s'est régularisée au fil du temps, la morphologie générale du bâti reste grossièrement circulaire. Les contours de la vieille ville sont adoptés par les nouveaux axes de circulation le long desquels les îlots se rangent en ligne simple ou double (adossés par deux). Les façades des maisons donnent directement sur la rue, tandis que cours et jardins prennent place en arrière. Les nouveaux quartiers, composés de maisons plus ou moins isolées, et développés après 1960-1970, colonisent les sorties de l'agglomération et surtout, le pied et



Comparaison entre le cadastre de 1510 et le cadastre actuel



le bas des versants des collines au nord du village. Ils s'en trouvent distancés par l'axe routier Brignoles-Toulon et par une zone de parcelles cultivées et de terrains boisés. L'emprise au sol des quartiers résidentiels « hors ville » reste néanmoins impressionnante.

#### Formes concentriques

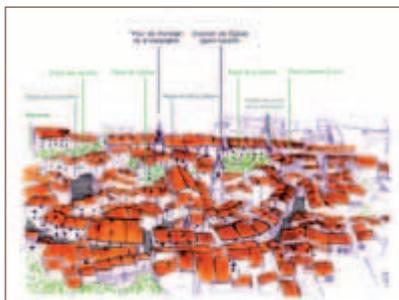
Tavernes est une autre localité de plaine formée en cercles successifs autour d'un noyau bâti emblématique. Elle occupe, probablement, les abords d'un établissement routier gallo-romain. Le piémont qui porte cette bourgade finit au nord en plateaux qui montent en paliers vers le Verdon. Côté sud, la vue s'attarde sur un moutonnement de cuvettes et d'élévations avec point culminant, les Bessillons. Le tissu urbain se compose d'un unique îlot compact au centre, constitué de parcelles irrégulières contenant l'église et donnant sur la place du même nom et de deux anneaux périphériques, au parcellaire plus régulier et constitué de parcelles longues adossées deux par deux. L'anneau intérieur finit sur une voie circulaire où donne la mairie avec sa tour de l'horloge (le campanile) et sa place ombragée ornée d'une fontaine. Les traces de l'ancien rempart se remarquent aux extrémités et à l'intérieur de ce bâti qui empiète sur les anciennes lices. Deux puits se trouvent aussi sur la voie entre les deux anneaux bâtis, l'un au sud de l'enceinte, au fond de la traverse homonyme placée en bordure de la Grand'Rue, et l'autre au nord, dans la rue circulaire du Puits Neuf. L'anneau extérieur opère la jonction avec un système orthogonal de voies qui se raccorde au réseau rayonnant des chemins vicinaux

Formes urbaines plurielles

et routes départementales. Autour du village et situées en pleine campagne, pas moins de sept chapelles marquent, avec plus ou moins de précision, ces directions. Côté nord, un habitat lâche se concentre le long de ces axes, bordant la campagne cultivée. Cet habitat est moins important et plus diffus côté sud, où se situent, traditionnellement, les Jardins, comme l'en indique la place homonyme et comme le montre la densité de la distribution des puits. Dans la localité voisine de Pontevès, deux puits se trouvent aussi sur des points symétriques, à l'extérieur du rempart contenant le premier village et le château. Développé en contrebas du site castral, qui occupe une légère éminence, Pontevès se compose du bourg (ainsi appelé dans les archives locales), qui est englobé dans une enceinte semi-circulaire accrochée à celle du château et d'une ceinture de quartiers hors murs, qui sont implantés en fonction de la déclivité du terrain. Une voie courbe sépare ces deux unités, se ramifie au travers des quartiers périphériques et se raccorde au réseau de voies extérieures. On trouve aussi dans les archives le terme *Fortalicio* qui indique, semble-t-il, les habitations occupées par les familles italiennes venues repeupler le lieu au 15<sup>e</sup> siècle. Ces maisons pouvaient se trouver au bourg mais aussi dans la partie haute du site, à savoir dans l'enceinte même du castrum.



Plan de Tavernes



Croquis de l'implantation du bâti de Tavernes

#### Formes trapézoïdales

Ainsi, l'affranchissement des limites du Moyen Age fait que, dès le 16<sup>e</sup> siècle, plusieurs localités se présentent partagées entre un centre aux rues tortueuses et sombres et aux maisons tassées, et des extensions composées de quartiers plus aérés, réceptifs à la lumière et garnis de maisons plus spacieuses. Selon les topographies, le clivage haut-bas ou ville vieille-ville neuve exprime cette dualité, même si celle-ci n'a pas régulièrement servi pour nommer l'espace. Dans les faits, le point de départ représenté par un château ou par un établissement religieux n'a pas toujours donné lieu au développement d'un noyau urbain concentrique. C'est le cas pour le Val, ordonné sur une trame rectiligne dans une enceinte en forme de trapèze, qui englobe dans sa partie nord l'église avec ses dépendances et l'îlot du Couvert de la Dîme (du nom de l'impôt sur les produits du territoire payé par tous les producteurs, propriétaires ou non du fonds exploité), où se trouve la maison du même nom. Ce premier bourg est accessible par deux portes placées à l'extrémité des barbicanes nord et ouest et surmontées de tours. Les côtés sud et est du rempart primitif se confondent avec les faces arrière des îlots d'habitation. Autant que pour Garéoult, le terme de limitation de l'espace convient ici mieux que celui



Plan cadastral du centre du village du Val

de fortification. La ville croît autour de ce noyau, en quadrilatères successifs, contenus par une deuxième enceinte plus large, rappelée aujourd'hui par la rue du Barri (barri : rempart en provençal), puis par les axes routiers périphériques et la rivière de la Ribeirotte. Le Cours Gambetta actuel, au nord, se trouve sur l'emplacement du marché médiéval et des halles du 16<sup>e</sup> siècle et la place Fournier, au sud, succède à la place du Vallat (du ruisseau ou torrent), qui rappelle l'existence proche des voies de l'eau. En effet, cette place fait face aux moulins, lavoirs et foulons qui étaient actionnés par l'adduction, encore visible et active, de la source des Très Rais.

#### Formes triangulaires

Accroché au château templier par les rues du Barri, du Château et du Four, le village de Montfort montre quant à lui, une structure triangulaire, organisée autour de la rue de la Rouguière et de la Grand'Rue, qui rayonnent depuis la place où se dresse la mairie et la Tour de l'Horloge avec son campanile. Rappelons qu'abritée dans des bâtisses traditionnelles (hôtel particulier, œuvre de bienfaisance), la mairie de



**Evolution parcellaire du village de Vins-sur-Carami**

Montfort a changé de place au moins deux fois, en 1875 et en 1997, sans quitter la partie haute du village, la plus proche du château. L'horloge civile date de 1679. Vins est aussi un village à structure triangulaire dont une pointe est représentée par son château Renaissance. La petite éminence qui porte l'habitat se compose d'une partie orientale au sol égal, où la trame urbaine reste orthogonale, et d'une partie occidentale en pente douce, où les rues décrivent des arcs suivant les courbes de niveau. La Grand'Rue traverse Vins d'ouest en est et se conforme au terrain : elle dessine une boucle en centre-ville afin de réunir le plateau surhaussé et ses retombées vers la vallée. Les noms des rues témoignent de l'ordonnement judicieux des activités de production sur le périmètre du bâti : la rue des Jas (bergeries) et la place des Aires (battage du grain) se trouvent vers les amonts, côté nord et côté est ; les Jardins occupent une frange vers l'aval, côté sud, sur les terrasses descendant vers le Carami. C'est aux sorties de l'agglomération vers la rivière que se placent aussi les moulins. Le cours d'eau est aménagé (barrages) pour faciliter le fonctionnement de ceux-ci. Le même élément naturel entrave l'extension du bâti et opère la liaison entre la partie urbaine/agraire du territoire et sa colline, qui se déploie au-delà du pont enjambant



**La Grand Rue de Forcalqueiret (carte postale)**

l'eau. Il s'agit là de situations habituelles et représentatives. La morphologie et l'évolution de Sainte-Anastasia par exemple, mettent en avant les mêmes principes : îlots disposés sur une série de balcons mi-naturels / mi-aménagés sur l'éperon modeste qui porte le village ; réseau de voies qui, de l'intérieur vers l'extérieur, passe du concentrique au linéaire (orthogonal puis rayonnant) ; quartier des Aires et rue des Jas placés côté amont ; jardins et moulins placés vers l'Issole, laquelle sert aussi pour contenir l'expansion du bâti. Une régulation constante entre l'abandon des parties hautes et l'affluence vers les parties basses de la bourgade semble, par ailleurs, maintenir sa physionomie générale vernaculaire malgré le foisonnement d'un bâti diffus périphérique.

#### **Forcalqueiret**

Pour les villages-rues, les cas de figure sont tout aussi variables. Forcalqueiret est un cas exemplaire. Depuis son déperchement à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, le village se développe sur une terrasse de la rive droite de l'Issole et le long d'un axe unique : l'ancienne Grand'Rue scindée par la suite en deux tronçons aux noms différents. Cet axe est bordé sur deux tiers de son parcours par deux rangées d'îlots qui se font face. La trame urbaine se présente légèrement plus

complexe au centre de l'ensemble, entre l'ancienne chapelle devenue paroisse et les prés en bord de rivière. Une rue parallèle à l'axe principal définit ici trois corps d'îlots, qui voisinent avec des bâtiments utilitaires (bergeries ou étables, remises) reconvertis en commerces ou en habitations après 1900. Le manoir qui a relayé la demeure castrale se trouve à l'extrémité de l'îlot central et à l'extrémité de la place précédant l'église. Le chemin qui descend du château passe le long de cet espace public et vient croiser l'axe principal. Une place avec fontaine marque ce croisement côté oriental et opère la jonction entre les îlots composites, plus anciens, et les îlots à trame orthogonale, plus récents. Côté ouest, la partie ancienne finit avec le premier bâtiment de la poste (aujourd'hui, celle-ci s'est déplacée près de l'église) que surmonte la tour de l'horloge civile. Jusqu'à dans les années 1980, seuls des chemins ruraux contournaient l'ensemble du bâti. Côté amont, un seul passage couvert permettait de pénétrer vers l'arrière des îlots. Côté aval, les faces arrière des maisons de l'axe principal donnaient directement sur les prairies de l'Issole et le canal qui en dérive. Depuis les années 1990, une déviation en sépare la partie centrale. Le développement de zones de commerces et de lotissements dans la campagne immédiate et près d'anciens hameaux n'a pas affecté la physionomie du village, qui conserve sa trame linéaire sans ajout de bâti le défigurant. L'explosion actuelle d'un habitat dispersé diffus (sans planification précise et limites d'expansion précises) pourrait amener des résultats contraires dans un avenir proche.



Fenêtres Renaissance à Rougiers

### Rougiers

Déperché un siècle avant Forcalqueiret, le village de Rougiers apparaît aussi rangé sur les deux côtés d'une Grand'Rue. En réalité, Rougiers s'étire d'est en ouest le long de cet axe, mais possède aussi une profondeur nord-sud représentée par les îlots resserrés et irréguliers du Pays Haut qui sont réunis autour de deux axes grossièrement parallèles raccordés au chemin qui mène au château. Graduellement déserté au profit de la partie basse, ce Pays Haut est actuellement réinvesti par les habitants (anciens ou nouveaux) et sert d'ancrage pour un habitat pavillonnaire. Ses anciennes maisons, hautes et aux façades étroites, sont connues pour avoir abrité, au 19<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du 20<sup>e</sup>, des travailleurs forestiers et des mineurs, en majorité émigrés. Ce phénomène est d'ailleurs réitéré dans d'autres communes : Mazaugues, Tourves, Pourrières, etc. La ville basse et linéaire de Rougiers présente une morphologie plus aérée et cossue avec

quelques hôtels particuliers qui conservent des détails architecturaux anciens (16<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles) et remarquables.

### Nans et Néoules

Le déperchement de Nans se produit à peu près à la même époque que Rougiers. La Grand'Rue qui traverse l'agglomération de pied-de-pente emprunte le tracé du chemin descendant du château. Ce chemin et un tronçon de la Grand'Rue elle-même font partie du réseau des sentiers qui sillonnent la Sainte-Baume. Le noyau à trame triangulaire du premier village de Nans se dilue de plus en plus dans l'habitat pavillonnaire qui s'étale vers la route de Marseille mais sa morphologie primitive reste lisible et se détache de la masse du bâti diffus environnant. Néoules est aussi déconnecté de son site médiéval mais sa formation procède de la réunion d'un habitat dispersé de plaine. Le village s'ordonne selon deux longs axes qui se croisent à angle droit. La régularité de cette trame est atténuée par un tissu bâti composé d'îlots agglutinés. Dirigée nord-sud, l'avenue de la Libération traverse le centre-ville passant devant la poste, le manoir qui a succédé au château, l'église, la mairie et la fontaine qui lui fait face. Elle recoupe la rue de la République, qui parcourt la ville d'est en ouest et la raccorde au réseau des voies



Plan cadastral de Nans (XIX<sup>e</sup> siècle)

départementales. Axe permettant de rallier la plaine, la rue de la République agit aussi comme buttoir pour l'expansion urbaine : lotissements et équipements territoriaux se densifient côté amont mais se raréfient du côté opposé, en direction de la route et de la rivière.

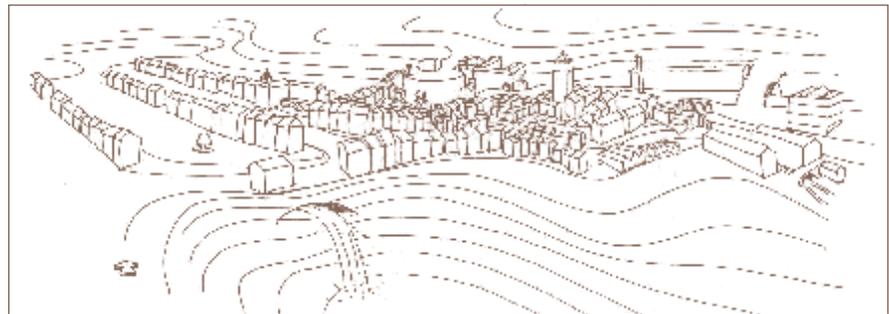
### Barjols

L'agencement de l'agglomération en fonction d'une rue axiale est une disposition si habituelle qu'elle peut passer inaperçue ou ne pas paraître crédible. Qui parlerait de village-rue pour Barjols ? La ville s'ordonne pourtant de part et d'autre d'une voie formée par les rues Payan/ République/Curie, dirigée est-ouest et verticale aux îlots et à la plupart des rues et ruelles qui irriguent le tissu urbain. C'est sur cet axe que s'ouvrent les places de l'église (place Zola), de la mairie (place Vincens) et l'esplanade du « Cours » (place de la Rougrière). Entouré d'allées, le Cours est bordé d'îlots à parcelles allongées, avec remises et magasins en rez-de-chaussée sur leur face avant et jardins sur leur face arrière. Ce parcellaire des 18<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècles contraste avec le parcellaire des quartiers massés autour de l'église et de sa collégiale, plus ancien et composé de modules plus trapus et avec le parcellaire des quartiers artisanaux développés à la sortie sud-ouest de la ville, apparemment contemporain de celui du Cours mais composé de modules amples, compacts et irréguliers. Côté nord, le réseau des voies resserré du centre-ville s'accorde avec les voies dégagées qui mènent à Marseille et à Draguignan. Des équipements tardifs comme les abattoirs (Tuerie) ou le « Pré de Foire » et les plus anciennes des fabriques

(moulins et papeteries) se placent aussi de ce côté, au-delà du rempart démolit et à proximité des chutes d'eau et des canaux qui fournissent la force hydraulique. La concentration de tanneries du côté opposé (sud) est conditionnée par les passages vers la plaine et vers la route de Brignoles mais ces établissements profitent aussi d'espaces vides de bâti pour installer les vastes ateliers nécessaires à leur fonctionnement

#### Tourves et Bras

L'organisation du bâti de Tourves peut se rapprocher aussi de ce modèle, si l'on considère l'axe nord-est/sud-ouest défini par les rues Rouguière et Ambroise Croisat comme l'axe distributeur du bâti. Cependant, partant de la Place de la Mairie, ce bâti dessine une forme étoilée, avec une série de rues étroites zigzaguant à travers la vieille ville, qui se groupe autour de l'église, entre l'oppidum Saint Maurice et le château de Valbelle et un axe rectiligne menant vers la direction opposée. Cet axe longe le Cours de la République avant de joindre le chemin de Bras. Ce dernier village s'enroule autour de la butte de l'église, tout en s'ordonnant des deux côtés d'une Grand'Rue en forme de U, qui suit le pied de la même butte. La Grand'Rue de Bras s'échappe, côté est, le long de la colline Saint Pierre, qui porte les restes du site médiéval, pour gagner la route du Val. Côté ouest, la Grand'Rue glisse le long des descentes des moulins et les terrasses des berges du Cauron, où se situait la Commanderie des Templiers (Hospitaliers) des 15<sup>e</sup>-17<sup>e</sup> siècles, pour gagner la route de St Maximin. Cet agencement permet le déploiement de quartiers à flanc de coteau, avec maisons à plusieurs niveaux aux accès



Croquis du village de Barjols

différenciés et le développement de nouveaux quartiers vers le fond de vallée et les axes de communication. Côté est, la campagne aux portes de la ville est parsemée de domaines agropastoraux et de cabanons. Côté ouest, nous trouvons les jardins, les moulins et les prés de rassemblement des troupeaux devenus aujourd'hui des allées de promenade et des terrains de manifestations collectives. Le pigeonnier conservé en bordure de ces prés est réputé dater de 1645 et d'appartenir au domaine templier. La présence des Templiers est documentée à Bras dès le 13<sup>e</sup> siècle, avec une première installation sur la colline Saint-Pierre où se trouvait déjà le castrum avec son bourg. Ce dernier s'est déperché au 15<sup>e</sup> siècle, pour se concentrer autour de la nouvelle église paroissiale.

#### Identification toponymiques et agencement des quartiers

Ainsi, dès l'Ancien Régime et tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, une morphologie générale se met graduellement en place dans la quasi totalité des bourgs et des villages. Partout, le tissu urbain ancien s'allège. Toutefois, des passages couverts et surmontés de pièces habitées, d'autres reliés par des escaliers, des rues caladées (empierrées) souvent abruptes et dites, pour cette raison, des rompi-cuôu (des brise-cou) rappellent l'urbanisation médiévale. Dans ce contexte, une rue rectiligne est remarquée. Cependant, l'odonyme « rue Droite » désigne aussi la rue « directe » (qui permet de joindre deux points sans changer d'axe de déplacement). La division fonctionnelle (par métiers ou par types de commerces) et sociale (par classes d'habitants : travailleurs, notables, minorités) de l'espace - habituelle au Moyen Âge - n'est par contre remémorée qu'au travers les noms des rues ou des quartiers (plusieurs rues Boucherie, Poissonnerie, des Meuniers, des Tanneurs, etc ; quelques quartiers Juiverie, comme à Saint-Maximin et à Tavernes où se situe aussi une rue des Huguenots, rue des Italiens à Néoules, etc). Aux portes des agglomérations, sur les lices ou les prés de pâture et de foire, s'établissent à la même époque de nouvelles voies de

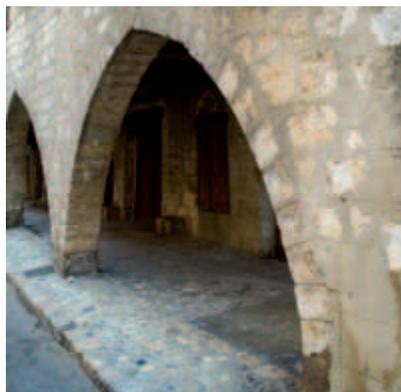
pénétration, des espaces de rassemblement et de promenade, de nouveaux quartiers résidentiels. S'y dressent aussi, parfois, des bâtiments publics (hôtel de ville) et des équipements collectifs (écoles, moulins, abattoirs, unions coopératives).

### La nature et la campagne dans le village

Tant dans les anciens que dans les nouveaux quartiers, le bâti groupé s'agence de façon à procurer fraîcheur ou chaleur selon les époques de l'année et les heures de la journée. La disposition des rues, des places (souvent avec fontaine), des courtes communes à plusieurs maisons (instituant, parfois, des copropriétés : les patecqs), la végétation choisie pour parer ces lieux (arbres à feuillage caduc qui procurent ombre l'été et lumière l'hiver),



**Arcades de l'ancien quartier juif de Saint Maximin**

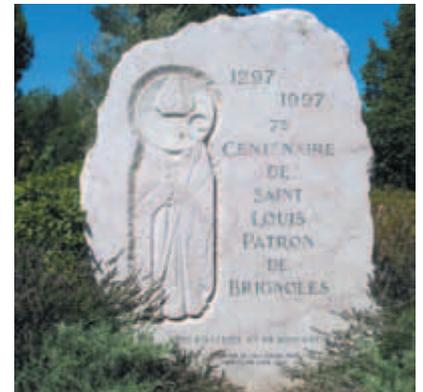


**Les jardins en terrasses de Vins-sur-Carami**

l'étroitesse et les changements subtils de largeur et de direction des voies, les décrochements du bâti sont les moyens utilisés pour arriver à ce résultat. La périphérie immédiate des agglomérations accueille des jardins potagers (hort ou jhardin), des bergeries (jas), des parcs de stationnement pour les troupeaux (clos, enclos ou pré, comme à Varages, à St Maximin ou à Brignoles), des aires de battage (ièro) qui se transforment, à l'occasion, en pistes de bal.

### Limites symboliques

Enfin, la place des morts glisse, entre le 18<sup>e</sup> et le 19<sup>e</sup> siècle, du voisinage de l'église paroissiale vers un espace délimité hors du périmètre de l'habitat groupé. Souvent, ce périmètre est ponctué par des chapelles ou oratoires placés au départ des chemins qui mènent à la campagne et aux écarts. Les croix de mission, érigées majoritairement au 19<sup>e</sup> siècle, renforcent l'ensemble de ces points de limite et de protection. À Brignoles, ce cercle de fondations protectrices est plusieurs fois amplifié et élargi jusqu'aux nœuds routiers entourant la ville actuelle, avec l'érection de stèles (blocs en pierre grossièrement épannelés)



**La stèle de Saint Louis d'Anjou à Brignoles**

commémorant les combattants et les victimes de différentes guerres mais aussi le sept-centenaire de Saint-Louis célébré en 1997. Le passage à l'an 2000 laisse aussi trace en lisière des agglomérations, sous la forme de stèle (Camps-la-Source), d'odonyme (Pourrières) ou d'arbre planté à ce but (Mazaugues).

### Enjeux pour la circulation

Malgré cette tendance à l'expansion et à la géométrisation de l'espace, la circulation à l'intérieur de plusieurs villages pose problème. Les centres anciens sont mal adaptés pour le croisement des voitures ou le passage des cars et des camions. Par ailleurs, la présence de greniers à foin et de fontaines rappelle que cheval, âne ou mulet sont des auxiliaires indispensables pour les travaux des champs et que charrettes, coches et diligences assurent ravitaillement et transports jusqu'à la deuxième guerre mondiale. L'avènement du train ne les supplante pas d'emblée. Le transfert des marchandises et, fréquemment, des voyageurs de la gare à la ville continue à se faire pendant un certain temps en voiture à cheval. L'évitement de ces centres au moyen de déviations et leur transformation partielle en zones piétonnes sont souvent les solutions adéquates pour mettre les lieux en valeur.

# Espaces et bâtiments : publics/privés

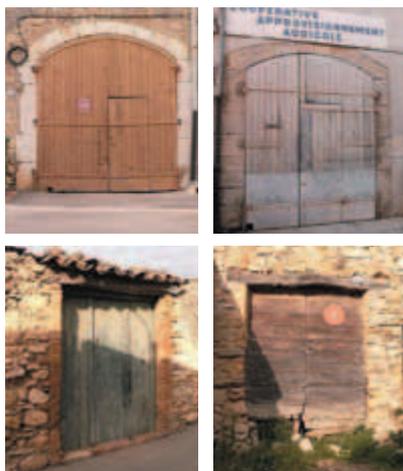
Le village provençal est conçu comme un espace à « vivre ensemble », comme un support de la vie communautaire : organisation de la rue, places, édifices publics, lavoirs, fontaines, coopératives en sont les représentations.

## Expression de la vie communautaire



Le Cercle de Saint Roch à Rougiers

La vie communale et la sociabilité au quotidien sont habituellement déployées en des lieux publics ouverts, proches de locaux incitant et facilitant les rencontres : cafés, boutiques, points d'eau, édifices municipaux et collectifs. Dans ces lieux, il faut aussi compter les cercles (salles de réunion d'un groupe constitué exprimant une tendance politique, une catégorie sociale, un corps de métier), qui se multiplient entre la fin du 19<sup>e</sup> et le premier quart du 20<sup>e</sup> siècle. Placés (toute proportion gardée) dans la tradition des confréries de l'Ancien Régime, puis des chambrettes cristallisant le paysage social et politique de la commune, quelques cercles existent encore (à Correns, à Esparron, à Saint-Martin, à Rougiers, à Saint-Maximin, etc.). Certains d'entre eux sont reconvertis en salle de jeux, en bistrot de pays, en cyber-café. Celui de Tourves a fermé ses portes au début des années 2000. Ainsi, les places et les espaces vides entre le bâti, les parvis de l'église, de la mairie et de l'école, les entrées des commerces, les abords des lavoirs et des fontaines, les promenades (les cours avec leurs bancs, leurs allées, leurs fontaines), les terrains de jeu (en premier, celui des boules), mais aussi les ateliers, les locaux associatifs, les moulins et les coopératives sont autant de lieux sociaux. Toutefois, l'animation ne reste



Portes de remises à Tavernes

pas localisée. Elle se poursuit dans les rues et des va-et-vient récurrents entre lieux publics et lieux privés témoignent d'une vie extravertie intense. La veillée se fait autant dans des recoins de terrains et des rues qu'à l'entrée des locaux de service privés : granges/étables, remises, appentis et jardinets abrités. À la belle saison, les mêmes locaux servent pour se réunir, mais on se tient alors à l'extérieur. Seul l'intérieur de la maison reste consacré à l'intimité familiale.

## Les espaces de transition

De nos jours, certaines de ces habitudes sont loin d'être obsolètes. La fréquentation des cours et des terrains de boules, des abords des gares ferroviaires et routières, des locaux d'accueil des Caves reste forte. Les squares, les trottoirs élargis et les pas des portes drainent les riverains. Un local privé, la remise, nous semble réaliser au mieux la liaison entre l'espace privé et l'espace public,

entre le dedans de la maison et le dehors de la rue. Ces locaux sont destinés aux charrettes puis au tracteur ou à d'autres machines agricoles. Leur entrée, large et haute, se place à côté de l'entrée moins ample donnant accès à la maison. Granges et remises indépendantes sont aussi situées le long des voies d'entrée/sortie des agglomérations. C'est le cas à Brignoles où écuries et remises bordent l'avenue Dréo (route du Luc et de l'Italie) jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et occupent une grande partie de l'espace autour de l'actuelle place du Palais de Justice donnant accès à la route d'Aix. Lieu de réception, de tri et d'échange de toutes sortes de récoltes et de marchandises, endroit où l'on s'installe pour bricoler, affûter faux et faucilles, laver et sécher comportes, paniers, claies et fûts, préparer légumes et fruits pour les confitures et les conserves, la remise est souvent aussi le local où se réunit la battue à son retour pour apprêter, découper et partager le sanglier. Faire « goûter » un apéritif ou un digestif dans la remise reste par ailleurs une pratique vivace.



Croquis façades de l'avenue Clémenceau à Carcès



Place de la Grande fontaine à Vins-sur-Caramy



Placette de la mairie à Saint-Martin-de-Pallières

### Places, placettes et bâtiments publics

Les réseaux de places et placettes constituent les points névralgiques des échanges et de la circulation. La mairie et l'église sont les bâtiments qui donnent le plus souvent leur nom à ces espaces, qu'elles l'occupent soit séparément, soit en un jeu subtil d'affrontement/subordination. À Tavernes par exemple, place de l'Église et place de la Mairie (ou de l'Horloge) sont invisibles l'une de l'autre, quoique situées autour d'un même îlot développé à partir de l'emplacement du premier rempart médiéval. Une fontaine à grand bassin circulaire agrémenté la place de la Mairie qu'entourent deux des principaux cafés du lieu. La tour de l'horloge civile avec son campanile (cage en fer forgé étant souvent censée représenter le système des astres et des planètes et contenant une cloche reliée à l'horloge) se dresse à côté de l'entrée de l'Hôtel de ville. Le clocher se lève une vingtaine de mètres en arrière. À Correns, la Grand'Rue relie le pont de l'Argens à la Place. Cette esplanade sert de parvis à l'église située hors murs mais donne également accès à la rue transversale où la mairie occupe un bel hôtel particulier de la fin du 18<sup>e</sup> siècle. À Carcès, mairie et église se situent au-delà de l'enceinte castrale et du Cours qui frôle et contient la partie médiévale du bâti. Installée près du Cours, la mairie donne sur une place agrémentée au centre par une fontaine monumentale, dite « des Quatre Saisons » et bordée du côté opposé par la tour du campanile, qui se conjugue avec une ancienne porte de la ville. L'église se dresse une centaine de mètres plus bas, le long de la même

voie perpendiculaire au Cours et en bordure de la place homonyme. Au Val également, l'horloge civile et le campanile investissent une tour du rempart, qui est percée par une des portes donnant accès au bourg médiéval. Le clocher de l'église, comprise dans le même îlot, se dresse une vingtaine de mètres plus loin. Quant à la mairie, elle s'écarte vers l'une des extrémités du bourg et forme un même îlot avec les premières écoles.

Ailleurs, les divers lieux de pouvoir et de sociabilité sont réunis autour du même espace. À Vins, la place de l'Église et la place de la Fontaine (point d'eau surmonté d'une statue de Marianne érigée à l'occasion du centenaire de la Révolution) se situent sur un même grand axe et sont visibles l'une de l'autre. La mairie occupe un immeuble à mi-chemin entre les deux. Un beau lavoir couvert se place en arrière de la fontaine. Le monument aux morts se dresse à côté du bâtiment religieux. Le clocher est conjugué avec le campanile. À Néoules, la mairie et l'église, coiffée d'un clocher/campanile, s'élèvent sur un côté de l'avenue de la Libération et font face à la fontaine, au café et à l'arrière du manoir seigneurial qui donne, quant à lui, sur une place parallèle, dite place du Château. Le monument aux morts occupe la sortie de l'agglomération vers la colline. La sortie opposée est marquée par le lavoir et la Cave coopérative. À Camps, la mairie, l'église avec son clocher/campanile et la fontaine principale surmontée par le buste de Marianne se concentrent autour de la place de l'Hôtel de ville. Une inscription détaillée commémore la construction de la fontaine

en 1903 et l'adduction d'eau courante à la ville. À Camps, Écoles et Cave coopérative se font face en lisière d'agglomération. C'est aussi le cas à Carcès où les deux ensembles se dressent le long de l'avenue Ferrandin (axe loti et bâti à partir des années 1830) mais se trouvent légèrement décalés l'un par rapport à l'autre. Parfaitement symétriques, les écoles (filles et garçons) de Carcès occupent un bloc compact, que couronne un fronton central orné d'une allégorie de l'Éducation en ronde-bosse. Le bloc architectural mairie + écoles placé en léger écart du corps de l'agglomération, situation que nous avons remarquée pour le Val, se retrouve ailleurs (Méounes, Forcalqueiret). Les évolutions démographiques après les années 1970 ont rendu nécessaire le déplacement des centres d'enseignement vers des lieux plus spacieux, souvent hors ville. En revanche, l'autorité municipale retourne parfois vers d'anciens bâtiments emblématiques : hôtel particulier avec ses jardins à Méounes, manoir seigneurial à Forcalqueiret.

### Le cas de Brignoles

Ce va-et-vient ou bien la refonte entre l'ancien et le nouveau et entre le centre et la périphérie sont assez bien observables à Brignoles. Ici, le bâti et la voirie évoluent entre la butte du palais des comtes de Provence et les rives du Carami. La vieille ville, perchée, s'enveloppe dans les nouveaux quartiers sans se vider. Dès 1790 et jusqu'à nos jours, le Conseil loge dans un hôtel particulier situé au bourg de Carami, donc hors murs. La place homonyme s'orne d'un ormeau actuellement disparu mais resté légendaire, puis de la fontaine « moussue » alimentée par la source tutélaire de Sant Sumian. La double ligne des remparts (Moyen Âge et 16<sup>e</sup> siècle) n'éclate

qu'en 1837. La fin du 19<sup>e</sup> siècle et les années d'entre-deux guerres sont marquées par le développement du boulevard Saint-Louis à l'est, qui longe la gare des cars et aboutit au Cours Liberté, où, hormis les promenades, ont lieu des bals et des foires aux bestiaux jusque dans les années 1930. Le monument aux morts occupe l'amorce du Cours. Les écoles laïques des garçons et des filles (futur collège Liberté et bâtiment dit des Ursulines) s'alignent sur sa longueur. Un terrain de boules occupe l'extrémité opposée au monument aux morts. Côté ouest de la ville, à la même époque, se développe le quartier du Palais de Justice, un nouveau centre de pouvoir (le triptyque gendarmerie/tribunal/prison faisant face à la sous-préfecture) aménagé à partir des années 1840. L'installation de notables et la construction de maisons bourgeoises changent peu à peu la physionomie de ce quartier (centre de trafic pour les voitures à chevaux), mais celle-ci resurgit un peu plus loin sur le même axe avec l'installation de la gare ferroviaire. Depuis les années 1950, d'autres nouveaux quartiers allongent l'axe est-ouest et un habitat pavillonnaire mite la campagne vers le nord, au-delà du Carami. Des centres commerciaux, d'affaires et administratifs encombrant les mêmes voies d'accès après les années 1970. Cependant, aujourd'hui encore, les espaces publics qui véhiculent l'image de la ville sont la place



Place Carami à Brignoles au début du XX<sup>e</sup> siècle

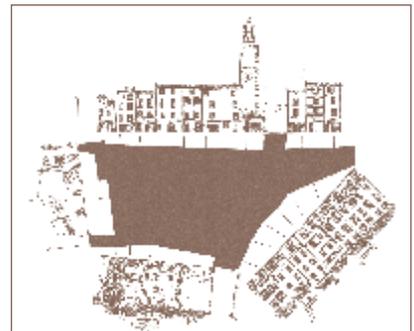
Carami et ses alentours, où se concentrent boutiques, restaurants et cafés et les abords de la gare des cars, d'où partent les rues menant aux nouvelles espaces de marchés et d'expositions et aux premiers quartiers d'habitat lâche collectif et individuel. Pour certaines festivités rénovées (Médiévales greffées sur la Saint-Louis, Fête de la Prune), les centres anciens (parvis de l'église et place du palais comtal) sont récemment remis à l'honneur.

#### Le cas de Saint Maximin

À Saint-Maximin aussi, passé et présent restent liés. Le centre-ville a peu changé depuis l'époque napoléonienne (démolition des remparts dans les années 1830). Au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, quelques alignements dans des quartiers considérés comme malsains ont permis la création d'espaces vides laissant respirer un bâti très dense. Cependant, le parvis de la basilique (où donne aussi l'Hôtel de ville abrité dans l'ancienne hostellerie du 18<sup>e</sup> siècle) et celui du couvent royal restent toujours au centre des manifestations publiques et du réseau des lieux fréquentés et montrés aux visiteurs. Bien sûr, l'animation au quotidien se concentre sur le Cours, placé hors murs et autour de la gare routière. Celle-ci est placée du même côté en lisière du bâti et fait la jonction avec les centres commerciaux et la

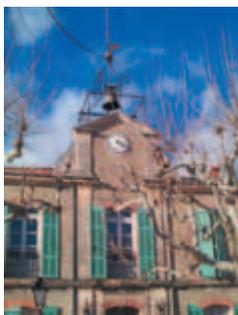


Place des Comtes de Provence à Brignoles



Relevé de façades de la Place Martin Bidouré à Saint Maximin

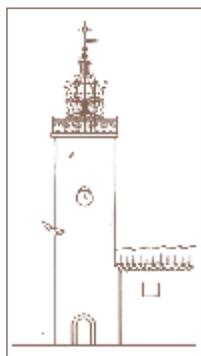
route d'Aix. Du côté opposé, vers Brignoles, les bâtiments de la cave coopérative investissent aussi l'extrémité du bâti aggloméré. La gare ferroviaire se place un peu plus loin dans la même direction. Autour de la ville, de nouveaux habitats collectifs, dans l'espace collinaire, et un nouveau bourg éclaté, développé au voisinage de l'autoroute, ne revêtent pas, pour l'instant, des valeurs représentatives pour l'identité locale. En revanche, les rues autour du centre ancien et les lotissements en arrière de la basilique participent au maintien d'une cohésion urbaine et territoriale. Les premières incorporent la mairie annexe et le campanile civil réputé daté de l'époque du roi René. Les deuxièmes incorporent dans leur trame les croix et les chapelles de limites, ainsi que l'ancien terrain de rassemblement des transhumants (l'Enclos), qui, transformé en jardin public, trouve sa place dans les trajets et les pratiques du quotidien.



Mairie-école de Seillons-Source-d'Argens

### Des édifices publics à caractère civique

Pour récapituler ces observations, nous constatons que les bâtiments communaux (mairie, écoles mais aussi monument/s aux morts) peuvent occuper tant une position centrale qu'une position excentrée par rapport au périmètre urbain. Les équipements collectifs (coopératives et moulins) montrent une nette préférence pour la périphérie immédiate du bâti. Tous ces édifices resserrent les liens constitutifs de la communauté. Ils affichent une certaine solennité à travers leur mise en exergue, soit par l'isolement (socle surhaussé, clôture, jardinet, etc.), soit par leurs décors de façade, soit par les inscriptions et symboles apposés dessus. Il n'est pas rare que l'église s'intègre dans ces îlots ou groupements à caractère communautaire. Il arrive même (à la Roquebrussanne, à Entre-



Croquis du campanile de Tavernes



Campanile de Pontevès

## Utilisation collective des ressources en eau

casteaux, à Varages) que la devise « liberté, égalité, fraternité » marque le fronton des bâtiments religieux. Il est difficile de se prononcer, dans ces cas, pour la domination d'un pouvoir sur l'autre ou pour un syncrétisme d'idées : une acceptation volontaire de principes généraux. La même interrogation se pose pour les campaniles qui doublent ou intègrent les clochers. À la Roquebrussanne, à Mazaugues, à Montfort, à Saint-Martin, la tour/campanile bâtie à part revêt un caractère plutôt ostensible. À Seillons, à Rocbaron, à Montmeyan, le campanile coiffe directement la mairie, tandis qu'à Forcalqueiret, il orne la tour de l'horloge de l'ancienne Poste. À Barjols ou à Pourrières, il s'ajoute sur le clocher. Ailleurs, il investit un angle d'îlot ou un passage couvert qui s'oppose ou qui fait face au bloc contenant l'église. Partout, la construction d'un campanile démarque l'autorité civile de l'autorité religieuse sans toutefois réprimer l'une ou l'autre. La construction de ces édifices s'étale entre le deuxième quart du 17<sup>e</sup> siècle et le milieu du 19<sup>e</sup> siècle et va de pair avec l'affirmation du caractère civique des communautés.

### Les fontaines

L'édification ou l'embellissement des fontaines accompagne aussi cette évolution. En effet, fournir l'eau à la ville et aux habitants est une affaire qui regarde la collectivité. Sur le territoire, résurgences et écoulements sont surveillés et aménagés ; dans les agglomérations, les municipalités successives entendent marquer leurs mandats par les soins donnés au réseau hydrique. À versoirs multiples, simples ou sculptées, équipées de vasques, de barres pour poser les cruches, d'abreuvoirs, de bacs pour laver, ornées de moulures de fût

ou de sculptures de sommet (vases, corbeilles, bustes, statuettes, boules ou autres éléments géométriques), un grand nombre des fontaines actuellement visibles existent dès l'Ancien Régime.

Placées au cœur ou à la croisée des quartiers, toutes témoignent de la sociabilité de voisinage, en premier celle des femmes, puis celle des enfants, celle des charretiers, celle des paysans allant et venant aux champs. De nos jours encore, les fontaines sont fréquentées pour puiser l'eau d'arrosage, pour rincer de gros récipients ou des pièces de linge volumineuses. L'eau de certaines d'entre elles est recherchée pour la consommation des familles et des auberges. Plusieurs sont décorées pour des fêtes civiles et religieuses avec des compositions végétales, fanions, drapeaux. À Néoules, la fontaine face à la mairie rafraîchissait jusqu'à très récemment les tonneaux de vin destinés à la liesse populaire du 14 juillet.

Associées aux places et aux cours, les fontaines participent à l'agencement pratique et symbolique de l'espace. Ainsi, à Cotignac, à Tourves, au Val, les cours sont agrémentés de deux fontaines monumentales à vasques amples, placées à leurs extrémités. Au Val, les deux fontaines du cours répondent aux



Fontaine d'angle à Méounes-les-Montrieux

fontaines du périmètre médiéval, qui sont placées près de l'église et du rempart. Une troisième s'aligne avec le monument aux morts sur le côté opposé du village, face aux moulins à grain et à huile : l'espace public ainsi aménagé devient un



Lavoir de la petite fontaine à Saint-Martin-de-Pallières - Femmes au lavoir à Pourcieux - Lavoir de Bras

condensé de mémoire civique et un exemple d'organisation collective. Après 1792, des insignes républicains sont souvent apposés sur les vasques ou coiffent les fontaines : inscriptions (RF) et petite statuette en pierre ou en bronze qui ne laisse aucun doute quant aux intentions des bâtisseurs (Mariannes, allégories de la Liberté, de la Force, de la Justice, mais aussi aigle impérial ou coq gaulois). Sur 33 représentations de Mariannes recensées dans le Var entre 1848 et la Grande Guerre, 28 ornent des fontaines. Parmi celles-ci, nous comptons des créations en série mais aussi quelques œuvres artistiques uniques : celle de Méounes par exemple, est l'œuvre du sculpteur Émile Aldebert. Enfin, le nombre et le débit de leurs fontaines contribuent à la réputation de certains villages (Barjols, Varages, etc.).

### Les lavoirs

Les lavoirs peuvent s'associer ou non aux points où l'on va puiser l'eau. Le besoin d'espace pour laver et étaler le linge fait que, souvent, ces équipements se trouvent en lisière du bâti ou dans la campagne proche. Ils occupent généralement les abords d'une résurgence, d'un ruisseau, d'un canal ou d'une canalisation. En pleine ville, il peut y en avoir plusieurs. Rien qu'à Brignoles, une douzaine de petits lavoirs de quartier relayaient les équipements de la source de Sant-Sumian et de la rivière Carami (bordures sud et nord de la ville), destinés tant aux ménagères qu'aux professionnelles de la bugado. Lavoirs « à genoux » (dalles inclinées au niveau de

l'eau) et lavoirs « debout » (surhaussés et comprenant des bacs séparés pour le trempage, le savonnage, le rinçage) continuent à se construire jusqu'au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle. À Mazaugues, le lavoir surhaussé et couvert, longuement discuté dans les projets municipaux, est mis en fonction en 1911. À Néoules, la construction d'un château d'eau en 1866 à partir de la canalisation de la Font Marcellin donne lieu à la mise en place d'un ensemble de canaux et d'abreuvoirs. Un long lavoir au sol y est ajouté en 1907. Ce n'est qu'en 1936 qu'un lavoir « debout », placé près de la route, double cet équipement. Au Val, le lavoir ancien (au ras du sol) et le lavoir nouveau (surhaussé, mis en fonction en 1935) s'alignent le long du canal qui actionne, en amont, les moulins et borde, en aval, les tanneries avant de se ramifier pour irriguer jardins et labours.

Souvent aussi, ville et campagne marchent de pair. Tourves exploite diversement la source de la Foux et les ruisseaux qui en résultent : des lavoirs de quartier dans la campagne proche semblent être associés aux cabanons des propriétaires des terres, tandis que des lavoirs au sol collectifs (tel celui du Princé) longent les bas-côtés des rues dans le village. À la Roquebrussanne, le ruisseau des Neuf Fonts alimente un lavoir à 200m du village, équipé d'un appentis où l'on peut faire du feu pour la lessiveuse. Des parcelles proches, laissées en prairie ou couvertes de sable dolomitique aux effets blanchissants, permettent d'étendre et de sécher le linge. Un lavoir couvert se trouve à l'orée de l'agglomération. À Méounes aussi, lavoir

couvert avec terrasse pour l'étendage, lavoir à ciel ouvert attendant à une fontaine et dalles déclives près de l'exurgence de la Tompine, hors ville, sont utilisés à tour de rôle selon la saison et le genre du travail à accomplir. À Entrecasteaux, le lavoir couvert se trouve hors agglomération : il profite de la proximité de la rivière de la Bresque, des canaux dérivés et des prairies sur ses berges. Plusieurs de ces équipements fonctionnent encore, surtout pour l'étendage. D'autres comme à Carcès deviennent des éléments de décor, au moyen de restaurations et d'ajouts picturaux (fresques évoquant les activités d'autrefois) qui muséalisent les lieux. L'arrêt du passage de l'eau à travers le lavoir est généralement néfaste, tant pour l'édifice (qui se fendille) que pour la population (qui perd un point de rassemblement du fait de la déchéance de la structure).

### Affirmation de la solidarité communautaire

Parmi les locaux collectifs qui focalisent la sociabilité, moulins, magnaneries (locaux pour l'élevage des vers à soie) et coopératives agricoles tiennent une place de choix. Par leur aspect et leurs fonctions, ces bâtiments constituent des repères visuels et mémoriels. Développées au tout début des années 1900 pour réagir face à des crises viticoles récurrentes, les coopératives sont situées dans les nouveaux quartiers, généralement aux extrémités ou à l'écart du bâti aggloméré. C'est le cas à la Roquebrussanne, à Garéoult, à Néoules, etc. À Esparron, la coopérative se situe en bas de la butte portant le village, près du « faubourg » développé le long de la route. Au début de leur existence, ces caves sont également associées à l'oléiculture.



**Cave coopérative d'Esparron-de-Pallière**

Dès 1905/1906, les oléiculteurs de Cotignac fondent deux coopératives, possédant chacune son propre moulin et issues de deux cercles différents et politiquement opposés (celui du Progrès et celui des Travailleurs). Les deux associations ont fusionné en 1967 pour donner la cave des Vignerons de Cotignac. Actuellement, peu de moulins communaux fonctionnent selon un mode coopératif (Le Val) ou triturent séparément, à la demande, les olives de chaque particulier (Mazaugues). Avec plus de 100 fondations dans le Var dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, les Coopératives vinicoles sont encore légion. Depuis la plus ancienne (celle de Camps, installée en 1906 dans une ancienne chapellerie) jusqu'à la plus récente (les Coteaux, deuxième cave de Carcès fondée en 1961), leur rôle dans l'histoire socio-économique des villages et leur contribution à l'amélioration et à la promotion de la production des vins reste indéniable. Pendant longtemps, la coopérative constitue un pilier de l'entraide et de la solidarité paysanne et un vecteur de progrès technique. Elles véhiculent ces mêmes valeurs à travers l'emphase de leur signalétique (dénomination, date de fondation, devises sur les façades) et une certaine monumentalité architecturale (volumes simples mais importants, plusieurs bâtiments accolés, présence de frontons, de pilastres, d'auvents en décrochement, d'éléments décoratifs autour des baies et des chaînages d'angle, de frises et d'appliques de façade, etc.). Quelques unes (Forcalqueiret) pos-



**Cave coopérative de Camps-la-Source au début du XX<sup>e</sup> siècle**

sèdent encore un petit édifice annexe abritant le mécanisme de pesage de la « bascule » ou poids public. Ailleurs, la « bascule » investit un espace près de la mairie (Pourrières), près de la gare (Pourcieux ou Sainte-Anastasie) ou sur le Cours (c'était le cas à Tourves). Dans tous ces lieux, le passage des charrettes et des tracteurs a toujours attiré les curieux et l'endroit a servi de point de rencontre.

#### **Des noms particuliers**

Les noms donnés aux caves coopératives proclament les enjeux et les espoirs qui leur sont attachés et révèlent les physionomies des villages. Celle de Néoules (1908) est dite l'Indispensable, celle de Forcalqueiret (1924) l'Économe, celle de Rocbaron (même année) la Prévoyante. Fox-Amphoux (1912) fonde l'Union et Mazaugues (1923) la Clairvoyante. À Pourrières et à Rougiers (1912) on fonde des Fraternelles tandis que Saint-Maximin (1912) et Correns (1935) fondent des Amicales. Une trentaine de caves dans le Var (dont celle de Camps) n'ont pas de nom spécial et une quarantaine prennent le nom de la localité : la Carçoise (1910), la Roquièr (1925), la Montmeyannaise (1922). Pres de la moitié de ces fondations sont actuellement désaffectées ou détournées de leur fonction initiale mais plusieurs d'entre elles continuent à servir les collectivités (reconversion en salle de réunion, salle culturelle, hangar communal, école, etc.). Les fondations doubles sont assez courantes. Elles expriment souvent des

besoins accrus (les Cordeliers en 1912 et la Brignolaise en 1929 à Brignoles, l'Amicale en 1912 et la Saint-Maximinoise/les Coteaux en 1921/1922 à Saint-Maximin, etc.), mais aussi des sensibilités différentes dans une même société. Ainsi, à Bras, la cave des Travailleurs (1909) se dit de gauche, tandis que la Laborieuse (1923) est considérée comme étant de droite. Placées l'une face à l'autre, les deux coopératives se concurrencent jusqu'en 1987, année où elles fusionnent sous le nom de « Le cellier des Templiers » inspiré du passé du village. À Montfort, deux coopératives sont fondées en 1908 : la Montfortaise, qui se dit socialiste et la Vigneronne, qui se dit de droite. Actuellement, Montfort affiche une seule cave communale sous la dénomination « Vignerons de Montfort » avec un caveau de vente appelé « Les caves du Commandeur » faisant allusion là aussi à l'histoire locale. Ce retour vers les sources historiques, vers des figures qui émanent de la mémoire collective et ont pouvoir de consensus et d'emblème, est une tendance actuelle récurrente. Elle donne les « Caves de l'Amiral » pour Entrecasteaux ou pousse à la création d'organismes réunissant plusieurs productions, tel le Cellier Saint-Louis pour les côteaux varois.



**Le poids public de Pourcieux**

# Composition, construction et esthétique des locaux

La morphologie des villages est intimement liée à celle des maisons qui les constituent, qu'elles soient paysannes ou bourgeoises. Leur organisation, leur construction et leur décor en font un des éléments identitaires forts des bourgs de la Provence Verte.

## Les maisons paysannes

Dans toutes les agglomérations et selon la plus ou moins grande proximité d'un noyau ancien, les maisons forment des îlots agglutinés au hasard de la construction ou ordonnés de façon régulière. Elles sont composées de plusieurs niveaux et possèdent fréquemment une cour ou un jardinet en arrière, beaucoup plus rarement sur les côtés. Suivant les topographies, le nombre de niveaux sur l'avant et l'arrière d'un immeuble peut varier et des sous-sols ou des soupentes peuvent devenir accessibles de plain-pied. Haute et étroite, la maison villageoise se compose de locaux de service (étable, remise) et de métier (boutique, atelier) situés en rez-de-chaussée et de pièces à vivre (cuisine/salle de séjour, chambres) situées aux étages. D'autres locaux de service (celliers, réserves d'eau) se trouvent en soubassement et des rangements divers sont aménagés sous les escaliers. À Pontevès, plusieurs caves et cuves sont accessibles depuis la rue par des escaliers étroits. À Ste Anastasie, certaines caves (dont celle de l'ancienne mairie) préservent des puits pour un usage public en cas de besoin. Un rez-de-chaussée rue



Maison avec lucarnes de greniers et systèmes de poulies toujours visibles à Bras

Fabié à Néoules recèle un pressoir privé et un puits, probablement de quartier. À Tourves, le niveau au sol de l'immeuble au 48 rue Ambroise Croizat abrite un moulin à plusieurs presses et cuves. Les greniers à foin se placent sous les combles. Signalés par leurs fenêtres hautes et larges qui surmonte le crochet ou la poulie servant à lever les bottes, ces fenières sont souvent reliées à une étable au niveau de la rue via un conduit pentu (trapo ou troumbo) qui alimente des râteliers. Des traces de ces conduits sont visibles sur certaines façades à Sainte-Anastasie. De belles lucarnes de grenier, certaines avec un fronton

en débord sur la façade se remarquent dans plusieurs villages et notamment à Pourrières. Une partie des combles peut abriter un pigeonnier, reconnaissable de l'extérieur par son ouverture entourée de carreaux lisses. Les terrasses couvertes et exposées au soleil (les soleiadou), servant pour sécher ou conserver certains fruits (figes, raisins) sont plus rares. On en voit à Barjols, à Brignoles, à la Roquebrussanne ou à Tourves. Jusque dans les années 1930-1940, les latrines dans les maisons sont inexistantes. Le contenu des seaux hygiéniques va enrichir les tas de fumiers qui fermentent dans les cours et les terrains vagues. Dans les gros bourgs, ce sont des charrettes spéciales qui passent collecter ces déchets. La construction de toilettes et de douches publiques (comme l'amélioration de fontaines et lavoirs) compte parmi les objectifs des administrations locales de l'entre-deux-guerres.

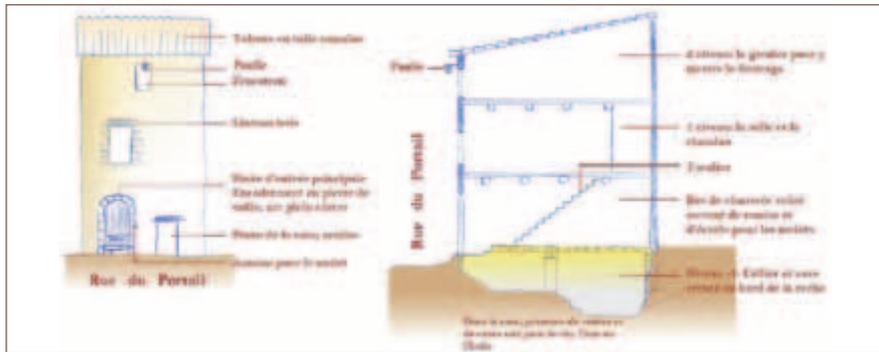


Schéma et coupe d'une maison paysanne à Pontevès



Détail d'une fenêtre de grenier à Varages

### Les maisons bourgeoises

Selon les quartiers, des maisons bourgeoises prennent le relais de celles paysannes. Elles montrent des façades larges, avec plusieurs fenêtres alignées par étage. Cette disposition trahit une distribution interne différente : des pièces à vivre aux fonctions spécialisées (séjour, salle à manger, cuisine, resserres). Leurs cours et jardins privatifs sont entourés par de hauts murs. À partir du 18<sup>e</sup> siècle, l'imposition des bâtisses suivant le nombre de leurs ouvertures donne lieu à l'obstruction de quelques beaux trompe-l'œil qui les rappellent. Ces maisons appartiennent à des notables et professionnels libéraux, mais aussi à des agriculteurs ou à des éleveurs relativement aisés, à des artisans, des mouliniers, des manufacturiers, des négociants, etc. Tout village et bourg, indépendamment de son importance, possède quelques demeures de ce type, genre d'hôtels familiaux édifiés entre le 16<sup>e</sup> et le 19<sup>e</sup> siècle. Les plus anciens d'entre eux peuvent se trouver au cœur des agglomérations (maison des Ponteveys avec appliques sculptées à Barjols, maisons de notables avec baies richement décorées à Rougiers, hôtel des Cassendi à Varages abritant actuellement le musée des faïences). Les plus récents forment de nouveaux quartiers autour des Cours, le long de nouveaux axes de circulation et aux abords de places. À Brignoles, les places Saint-Pierre et du Palais de Justice montrent de beaux exemples de ces demeures à l'allure mixte, provençale (couvertures en tuiles-canal et génoises - corniches à un ou plusieurs rangs de tuiles) et néo-classique (couronnements de murs imitant des entablements de colonnade, encadrements de baies diversement soulignés, bandeaux d'angle et de séparation de niveaux, balcons en façade,



Hôtel particulier à Cotignac



Maison du XIX<sup>e</sup> siècle sur la place du Palais de Justice à Brignoles



Croquis d'une maison bourgeoise à Méounes-les-Montrieux

perrons surélevés, boiseries et ferronneries élaborées). À Nans, le village déperché se compose d'un quartier d'habitations paysannes (dites vernaculaires), situé autour de la Grand'Rue et la partie haute de l'espace urbain, et d'un quartier situé plus bas, autour du Cours et constitué de maisons de même style mais plus décorées, plus aérées et agencées avec un souci de symétrie. Ailleurs, maisons paysannes sobres et étriquées et maisons bourgeoises complexes et amples se succèdent les unes aux autres : la Grand'rue à la Roquebrussanne ou à Méounes, les rues Notre-Dame et de Provence à Sainte-Anastasia en offrent des exemples intéressants. Dans ces trois villages, mais aussi à Tourves, à Correns, à Montfort, à Barjols, etc., les



Porte sculptée de l'Hôtel particulier des Ponteveys à Barjols

mairies sont installées dans de telles demeures cossues, qui se multiplient entre le 18<sup>e</sup> et le 19<sup>e</sup> siècle.



Rue de la Rouguière à Montfort-sur-Argens

### Organisation de façades

Paysannes ou bourgeoises, les maisons présentent à la rue des façades sur murs gouttereaux, moins hautes que les façades sur pignons et moins exposées, par conséquent, aux intempéries et à la canicule. Ainsi, dans le Midi, rares sont ceux qui ont « pignon sur rue ». Les pignons visibles se situent en angle ou en extrémité d'îlot, sont souvent aveugles et, parfois, sans crépi. Quand ils sont orientés vers l'est (direction d'où vient la pluie), ils peuvent avoir un revêtement contre l'humidité (tuiles-écailles vernissées ou carreaux émaillés dits malons). Quelques exemples sont visibles à Brignoles, dans la vieille ville et



Alignement de façades du XIX<sup>e</sup> siècle à Carcès

près de la place du Palais de Justice. Ailleurs, des murs gouttereaux sont aussi protégés de la sorte avec, parfois, un effet décoratif saisissant (Carcès). La face orientale laissée à l'air libre peut aussi être constituée de deux parements parallèles, le vide entre eux agissant comme isolant. À partir de la fin de l'Ancien Régime, des locaux auxiliaires destinés aux charrettes et aux engins agricoles, mais aussi au stockage et à la manipulation de produits divers, se développent de plus en plus en rez-de-chaussée. En résultent des bâtisses à entrée double : une porte à un battant donnant accès à l'habitation et une porte cochère donnant accès à la remise. Cette dernière ouverture est souvent flanquée de bornes ou de pierres saillantes pour éviter le frottement des roues et des sabots des bêtes sur les jambages. Les perspectives créées par la succession d'ouvertures étroites et larges aux contours contrastés (rectilignes ou courbes) comptent parmi les composantes caractéristiques des bourgades rurales. Ces suites d'habitations-remises se remarquent tant au centre qu'aux sorties des agglomérations. En centre-ville, quelques hautes portes cochères



Chasse-roues

sont transformées en fenêtres de façon plus ou moins élégante. Ces nouvelles baies sont surmontées de larmiers (moulure en pierre, débord en tuiles) et protégées par des grilles en métal ouvragé. En sortie d'agglomération, les locaux auxiliaires prennent le dessus sur les locaux d'habitation : les bâtisses présentent moins de niveaux et sont souvent laissées sans enduit. Généralement converties en garages ou resserres, quelques granges et remises donnent aussi lieu à l'installation de boutiques de prestige, tant par leur objet de commerce (produits locaux comestibles ou manufacturés, brocantes, librairies) que par une décoration agréable (devantures peintes ou assorties de fresques).

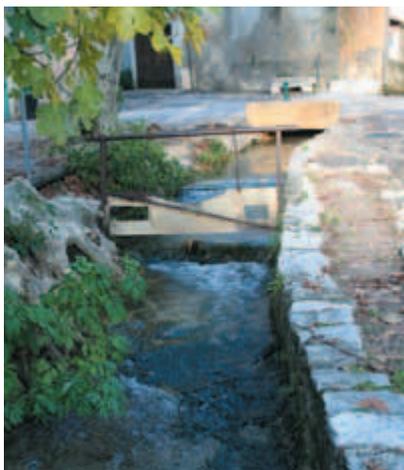
#### Tentatives de datations

Dans ce contexte général, le bâti médiéval reste assez difficile à mettre en évidence car il se trouve mêlé aux reconstructions des époques postérieures. Les millésimes recueillis dans les bourgs et villages de la Provence Verte ne permettent pas de remonter les datations du bâti au-delà du 16<sup>e</sup> siècle. Ainsi, sur 21 mentions recensées à Carcès, une seule (1580) se réfère au 16<sup>e</sup>, deux au 17<sup>e</sup>, 7 au 18<sup>e</sup>, 10 au 19<sup>e</sup> et une au 20<sup>e</sup> siècle. À Saint-Martin, deux millésimes se réfèrent au 17<sup>e</sup> (1655, 1690), mais la majorité se réfèrent au 18<sup>e</sup> siècle. Généralement, la masse de ces inscriptions couvre la période de la fin du 17<sup>e</sup> au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Toutefois, la haute ville de Brignoles (avec ses rues en escaliers et l'ensemble du palais des Comtes de Provence), le



Millésimes

centre ancien de Saint-Maximin (avec ses arcades place Juiverie, l'ancien palais de justice et sa prison et des dizaines de bâtisses avec baies et porches de style médiéval), ainsi que plusieurs rues ou bâtiments isolés dans bon nombre de localités (à Rougiers, au Val, à la Celle, à Cotignac, à Entrecasteaux, à Esparron, etc.) montrent un bâti attribuable au Moyen Âge. Les détails qui les caractérisent sont des passages couverts, des portes de palier en plein cintre, des seuils à emmarchements, des fenêtres à meneaux et à moulures périphériques, des niches d'angle et de façade, des murs appareillés en petits moellons réguliers, etc. Au Val, plusieurs rues conservent des maisons où les formes et les encadrements des portes, les seuils, les linteaux et quelques blasons rappellent ce passé. Style médiéval et style moderne se côtoient à Montmeyan, à Fox, à Correns, à Tourves, à Rougiers, tandis que plusieurs Grand'Rues (à Méounes, par exemple, ou la Roquebrussanne) montrent des suites ou combinaisons harmonieuses de constructions du Moyen Âge, de la



**Canal des moulins à Camps**

Renaissance, de l'Ancien Régime et des temps modernes. Hormis les clochers et campaniles, qui se remarquent dans les centres anciens ou au carrefour de plusieurs quartiers, quelques « châteaux » rénovés après le 15<sup>e</sup> siècle (à Vins, Entrecasteaux, Saint-Martin, Esparron, etc.) et des manoirs « nobles » des 17<sup>e</sup> – 18<sup>e</sup> siècles (à Forcalqueiret, Mazaugues, Pourcieux, etc.) se détachent de la trame du bâti et constituent des repères visuels/historiques pour les habitats qui les possèdent. Des bâtiments collectifs et industriels jouent aussi ce rôle : le « grainage » (production et stockage des vers à soie) à Cotignac, quelques hauts murs avec leurs conduits de cheminées qui subsistent des fabriques de faïences à Varages, les façades monotones et les très hautes cheminées des tanneries à Barjols. Les chapelleries de Camps sont moins visibles, mais leur souvenir est maintenu à travers le réseau de canalisations et de bacs à laver la laine, qui quadrillent le village. L'ensemble de l'ancien moulin et de la cave coopérative en extrémité sud du village joue un rôle de repère à Sainte-Anastasie.



**Encadrements de portes**

### Le gros-œuvre

Traditionnellement et pour la quasi-totalité des bâtisses, le gros œuvre est en pierres brutes ou dégrossies, liées avec un mortier de chaux de qualité variable selon le dosage chaux/sable utilisé. Peu d'édifices (généralement, ceux « de commande » : manoir, église, parfois mairie) sont construits en moellons réguliers. Partout, l'utilisation de la pierre de taille se fait avec parcimonie : les blocs

## Caractéristiques du bâti



**Détail de génoises**



**Tuiles « canal »**

travaillés forment les soubassements, les bandeaux marquant les niveaux, les couronnements et les corniches, les encadrements des ouvertures, les chaînages d'angle. Ces angles peuvent être émoussés afin de faciliter le passage de voitures et des attelages et protégés par des pierres arrondies saillantes qui obligent les roues à se déporter (pierres de déroutage). Les toitures sont habituellement à un ou deux pans et ont une pente faible (de l'ordre de 30%). Des toitures à quatre pans sont utilisées de plus en plus depuis le 19<sup>e</sup> siècle pour des maisons isolées ou placées en extrémité d'îlot. Les couvertures sont constitués d'une armature de poutres, de pannes et de chevrons (en bois, parfois – après les années 1920 – en métal). Pour la jonction mur/toiture et pour les génoises, qui se généralisent à partir du 17<sup>e</sup> siècle, on compte un débord d'environ 20cm. Les tuiles creuses ou canal, fabriquées localement dès le 14<sup>e</sup> siècle, sont simplement posées sur le lit de chevrons et maintenues par quelques pierres plates ou, parfois, collées au mortier sur un lit de lattes. Une pose plus solide (mais aussi plus lourde) consiste à placer sur les chevrons un lit de malons sur lesquels les tuiles sont collées au mortier. Les tuiles fabriquées en



**Croquis de génoises**

presse mécanique, dites « marseillaises », se diffusent à partir de la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, mais perdent du terrain en faveur de la tuile canal après la deuxième guerre. Les tuiles canal sont aussi adoptées par le style néo-provençal, style déroutant et plutôt terne (volumes souvent complexes, couleurs pâles, façades sans relief) répandu depuis les années 1960. La cartographie des toitures de quelques villages (Tavernes, Cotignac, Vins) montre que, jusqu'à nos jours, l'utilisation de ces deux types de tuiles est largement majoritaire face à d'autres modes de couverture (en terrasse, en dalles de pierre).

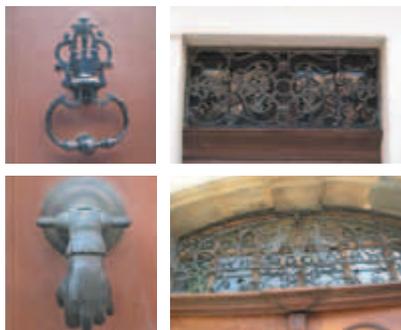
#### Enduits et décors

Pour les locaux habités, l'usage de crépi est généralisé : enduits à la chaux à l'extérieur, enduits à la chaux et/ou au plâtre à l'intérieur. Ces revêtements renforcent un appareil ajusté de façon irrégulière (appareil non assisé) et garantissent la construction contre l'humidité. Ils sont pigmentés dans la masse par les sables locaux aux teintes ocrées (rouges bauxite, orangées, jaunes pâles), rehaussés, parfois, par de la peinture autour des ouvertures et sous les génoises, peints en d'autres couleurs (blanc, ciel, bleu/vert, rouge/rose) à l'intérieur. La présence de frises peintes, florales ou géométriques, à ces mêmes endroits est plus diffuse. Elle pourrait résulter d'une influence venant de la Riviera italienne et être liée à l'émigration d'artisans connaisseurs de cette pratique. Ces frises se répandent probablement dans le Var rural dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle. À Brignoles, à Pourrières, à Nans, à Tourves, à La Celle, à Correns, à Montfort, elles décorent tant des maisons citadines bourgeoises que des maisons de style paysan. Une frise peinte enserme aussi le haut des murs

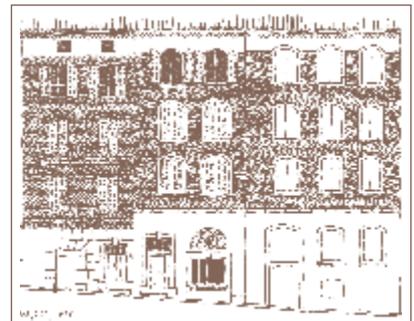


Façade à tuiles vernissées à Carcès

de l'église de Camps. Les teintes utilisées pour ces décors sont les ocres mais aussi le noir et toute la gamme des verts et des bleus obtenus à partir d'oxydes métalliques. Les suites de façades avec différents tons de crépi rouge, ocre ou bleu, combinées aux couleurs sombres des portes et, souvent, lumineuses des fenêtres (bleu ciel, vert pomme, lilas, jaune paille ou œuf, rouge carmin) confèrent une esthétique et une ambiance particulière dans les rues des agglomérations. À partir du 19<sup>e</sup> siècle, les revêtements muraux (mêlés de ciment) imitent, parfois, les assises de la construction, sous forme de bandeaux horizontaux couvrant une partie ou la totalité des façades, sous forme aussi de placages qui imitent les chaînages d'angle, des pilastres en angle ou en façade ou un couronnement élaboré du bâti (bandeaux à triglyphes). Les sols, enfin, sont dallés en pierre ou carrelés en malons (carreaux quadrangulaires) ou



Détails ferronneries



Croquis d'une façade à tuiles vernissées à Carcès

en tomettes (carreaux hexagonaux) sur une chape terre+mortier, pour les rez-de-chaussée et sur plancher, pour les étages. Autrefois, la terre battue constituait parfois le sol en rez-de-chaussée où se trouvaient étables, écuries et ateliers. Plus tard, une mince chape de mortier ou de ciment améliore ces sols



Détails frises peintes

rustiques.

Hormis leur rehaussement par de la peinture, les encadrements des ouvertures peuvent se composer de pierres de taille, de pièces de bois ou de briquettes pleines. Seuils et linteaux en une seule pierre – monolithiques - ou en une ou deux poutres jointives, ainsi que des linteaux en arcs clavés se remarquent dans plusieurs localités. Les linteaux plats (caractéristiques plutôt du 19<sup>e</sup> siècle) peuvent avoir ou non des moulures, des chanfreins périphériques, un bloc saillant au centre ou une décoration sculptée qui les surmonte. Les



Détails décors sculptés

impostes (de plus en plus fréquentes au 19<sup>e</sup> et au 20<sup>e</sup> siècle) sont souvent agrémentées, tout comme les balcons, de ferronneries ouvragées. Les jambages des fenêtres ne sont pas toujours soulignés d'un appareil spécifique. La baie est parfois entourée d'un bandeau de couleur qui se détache sur le crépi du mur. Les appuis peuvent être en pierre ou en carreaux céramiques, les linteaux en pierre ou en bois et l'on remarque également des encadrements en briquettes pour ces fenêtres comme pour les portes. Dans tous les cas, ces derniers sont dissimulés par du crépi. Les portes sont fermées par des vantaux en bois plein ou en

planches jointives ou croisées. Quelques beaux ouvrages de menuiserie (avec panneaux chanfreinés, moulurés, cloutés) existent dans tous les villages. Ils sont complétés d'accessoires soignés : ser-



Ancien étal de boucher à Vins sur Carami

rures ouvragées, heurtoirs décoratifs en forme d'anneau, de boule, de main, de fruits divers, de dauphin, etc. Pour les fenêtres, les volets habituels sont en bois et à persiennes. Ils sont externes et/ou internes, rarement réglables (jalousies) comme en Italie. Les volets en planches jointives existent aussi, tandis que ceux renforcés de planches en Z sont une évolution assez récente. Les ouvertures de moindre importance sont généralement fermées d'un seul barreau vertical en forme d'épis et appelé claustrado. Parmi les détails évoquant la vie quotidienne, nous devons mentionner les bancs en pierre (éléments bâtis

ou rocher aplani) ou en bois, qui flanquent parfois les portes d'entrée et de remise, les anneaux scellés sur les façades pour attacher les bêtes de somme, les conduits pentus au ras des trottoirs pour décharger le charbon dans les caves. Des portions de mur revêtus de carreaux émaillés, pleins ou décorés, rappellent l'existence, à ces endroits, d'étals de boucher (Camps, Ste Anastasie, Fox-Amphoux). Des détails de voirie (sols caladés - pavés par pailiers -, caniveaux en centre de voie, caniveaux d'accotements, etc.) font aussi référence à l'organisation ancienne de la ville.

#### Des matériaux traditionnels à privilégier

Nous voyons, suite à cette analyse, que la pierre, le bois, la terre cuite et quelques éléments ferronniers sont les matériaux prédominants de la construction. L'usage actuel de briques ou de parpaings et de mortier de ciment altère l'esthétique mais aussi la qualité de ce bâti. En effet, pierre, sable et chaux sont des matériaux qui s'adaptent aux changements de température et aux écarts d'humidité habituels à la région. Ils supportent ces fluctuations sans occasionner de déformations aux structures bâties. Plus rigides, les matériaux modernes (ciment, béton armé, charpentes métalliques) sont souvent à l'origine de défauts d'adhérence et de fissures. Traditionnellement, la pierre est extraite sur place (fondations, épierremments) ou vient de carrières situées à proximité des chantiers ou dans les terres à usage commun. Dans le Var, les roches exploitées sont le calcaire, le grès et le tuf calcaire ou travertin. Bancs et affleurements calcaires donnent aussi la pierre pour la chaux fabriquée par des arti-

sans spécialisés, des maçons, des particuliers. Les carrières de gypse (gypiéro) sont à ciel ouvert ou en galerie. Les pièces de bois nécessaires à la construction (charpentes, planchers et huisseries) sont aussi largement prélevées dans le bois communal dans le cadre de droits d'usage ou de contrats de coupe. Les matières premières qui servent pour les liants et les enduits sont également récoltées sur le territoire communal : sables, graviers et argiles des espaces incultes sont, en principe, laissés à la disposition de la population sauf si la communauté en a décidé autrement (concessions, taxes ou mises en fermage). Les bons quartiers pour ces fournitures, connus de tous, deviennent des lieux d'approvisionnement habituels. Les carrières d'argile sont le plus souvent à flanc de colline. Elles sont parfois documentées par des contrats passés entre communautés et artisans (tuiliers/potiers), qui fournissent à la population les matériaux transformés (tuiles : téoule, carreaux pour les sols : malons, tuyaux pour les canalisations : bourno, bournéou, et, selon les contrats et les compétences des artisans, diverses pièces de vaisselle). Bien entendu, ces circuits d'approvisionnement en matériaux deviennent caducs avec la plus en plus grande professionnalisation des métiers du bâtiment et le recul de l'auto-construction dans un cadre d'entraide familiale ou de quartier. Cependant, la connaissance de ces circuits et des matériaux qu'ils proposent permet de maintenir et d'amplifier des pratiques qui restent dans la lignée de la construction et de l'esthétique locales. L'architecture savante publique et privée et l'architecture instinctive des petits artisans et des particuliers bricoleurs ne peuvent que tirer profit de l'observation et de l'intégration dans leurs réalisations de produits et de façons de faire à l'efficacité éprouvée.

# Conclusion

## Penser un avenir

Au terme de ce périple à travers les bourgs et les villages de la Provence Verte, l'image qui se dégage est celle d'un habitat groupé et en ordre serré. Celui-ci reste dominant malgré les dynamiques de resserrement et d'étalement, centrifuges et centripètes, qui marquent l'histoire de tous ces établissements tout au long de leur existence. Ces mouvements pendulaires de groupements et de dispersions finissent par favoriser l'agglomération rurale à caractère urbain. Ce caractère se révèle par la sociologie, la sociabilité, les activités économiques et les services pratiqués dans ces localités. Entre formes circulaires, rayonnantes ou linéaires, entre fondations castrales, fondations ecclésiastiques et quelques fondations de visionnaires, la dualité ville haute/ville basse ou ville vieille/ville neuve se perpétue sous différentes combinaisons. Toutefois, au cours du temps, le tissu urbain s'aère au fur et à mesure que l'habitat s'étale, mais se distend aussi donnant lieu à des formes « molles », à un habitat diffus « flottant » entre ville et campagne. Plus que d'aller à l'encontre d'une tradition architecturale, l'option pour cet étalement du bâti, pour

l'occupation de l'espace en ordre dispersé qui se dilue dans un environnement naturel fragmenté, pour la dissociation entre espaces résidentiels, espaces de services et espaces de convivialité, toutes ces tendances vont à l'encontre

détail, qui semblent, toutes, restituer un caractère territorial singulier, composé d'une multitude de choses ordinaires dont la combinaison produit du sens. C'est à partir de ce sens que nous pouvons construire les bourgs et villages de demain.



Vue panoramique de Saint-Martin-de-Pallières

des dynamiques qui forment et maintiennent les sociétés méridionales. Il en est de même pour les maints détails constructifs et de style qui font la cohérence d'un mode de vivre et d'habiter. Sans nier le processus, inévitable, d'évolution des sociétés et des habitats, nous avons essayé de présenter un substrat qui est le ciment de ce mode de vivre et d'habiter, qui l'individualise et qui l'insère dans le domaine de la Provence, de la Méditerranée, du Sud. Pour ce faire, nous nous sommes appuyée tantôt sur des perceptions et réalités globales, tantôt sur des particularités de

## Index

Barjols 7-9, 14, 20, 26, 27, 28, 30, 32  
Bras 21, 28, 29  
Brignoles 3-5, 8, 13-15, 17, 21-25, 27-29,  
30, 31, 33  
Brue Auriac 14, 15  
Carces 5, 7, 16, 24, 27, 28, 31, 33  
Camps-la-Source 3, 4, 13, 22, 24, 28, 32,  
33, 34  
Châteauevert 14  
Correns 7, 12, 15, 16, 23, 24, 28, 30, 31, 35  
Cotignac 9, 15, 16, 26, 28, 31-33  
Entrecasteaux 7, 14, 15, 26-28, 31, 32  
Esparron-des-Pallières 9, 10, 23, 27, 31, 32  
Forcalqueiret 5, 8, 10, 11, 19, 20, 24, 26,  
28, 32  
Fox Amphoux 5, 7, 10, 14, 16, 28, 31, 34  
Gareoult 12, 17, 18, 27  
La Celle 12, 13, 31, 33  
La Roquebrussanne 4, 5, 8, 12, 26, 27, 29,  
30, 31  
Le Val 12, 18, 24, 28  
Mazaugues 5-8, 10, 14, 20, 22, 26-28, 32  
Méounes 6, 8, 24, 26, 27, 30, 31  
Montfort-sur-Argens 5, 9, 10, 18, 19, 26,  
28, 30, 33  
Montmeyan 7, 14, 26, 28, 30, 33  
Nans-les-Pins 3, 5-7, 10, 11, 20, 30, 33  
Neoules 6, 11, 20, 21, 24, 26, 27-29  
Ollières 9  
Plan-d'Aups-Sainte-Baume 7, 14  
Ponteves 6, 11, 16, 29, 30  
Pourcieux 6, 9, 17, 28, 32  
Pourrières 4, 6, 16, 20, 22, 26, 28, 29, 33  
Rocbaron 11, 26, 28  
Rougiers 5, 11, 20, 23, 28, 30, 31  
Saint-Antonin 14  
Sainte-Anastasie 4, 6, 11, 19, 20, 29, 30, 32  
Saint-Martin-de-Pallières 10, 23, 26, 27,  
31, 32  
Saint-Maximin-la-Ste-Baume 3-5, 13, 15,  
21, 23, 25,  
28, 31  
Seillons-Sources-d'Argens 16, 26  
Tavernes 5-7, 17, 18, 21, 23, 24, 26, 33  
Tourves 4, 5, 9, 12, 15, 20, 21, 23, 26-31,  
33  
Varages 8, 9, 14, 15, 22, 26, 27, 29, 30, 32  
Vins-sur-Carami 6, 10, 19, 24, 28, 32, 33

## Pour en savoir plus

- J.P. Brun, 1999, Carte archéologique du Var
- R. Livet, 1962, Habitat rural et structures agraires en Basse Provence, Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, éd. Ophrys, 465p.
- J. Ferrier et Y. Rinaudo, 1981, Le Var. Permanences et modernité, Cahiers de la Méditerranée, Nice.
- Christian Bomberger, Jacques Lacroix, Henri Raulin, L'architecture rurale française : Provence, Ed. A. Die, 1999.

## Études PARTIR

- 1999  
Xavier Georges et Claire Wageman, BARJOLS, CORRENS, LE VAL  
Cristiana Floris et Gilles Poirée, GAREOULT,  
Cyrille Thibault et Rachel Vernet, SAINT-MAXIMIN LA SAINTE-BAUME,  
Emmanuelle Catrin et Lys Ferran, TOURVES
- 2001  
Alexei Inclàn et Gang Ye, CHATEAUEVERT,  
Dora Ouani et Jean-Marc Prodhomme, NEOULES,  
Caroline Garrido, Pierre Gilton, BRIGNOLES
- 2002  
Caroline Diraison, BRIGNOLES  
Caroline Diraison et Sarah Vautherin, PLAN D'AUPS-LA-SAINTE-BAUME,  
POURRIÈRES,  
Laurine Courtois et Karine Durand, VINS-SUR-CARAMY
- 2003  
Emilie Barlet et Laurence Berthon, NANS-LES-PINS
- 2004  
Cynthia Durand-Lasserve et Catherine Maguin, COTIGNAC
- 2005  
Céline Lefetz et Yâsimin Vautor, CAMPS-LA-SOURCE,  
Marion Fournier et Yâsimin Vautor, MEOUNES-LES-MONTRIEUX,  
Rudy Coulon et Cynthia Durand-Lasserve, SAINTE-ANASTASIE-SUR-ISSOLE,  
Stéphanie Bénès et Marie Rémillac, TAVERNES
- 2006  
Elodie Bormida et Christelle Desombre, PONTEVES,  
Thibaut Bresson et Rudy Coulon, VARAGES
- 2007  
Christine et Délimard et Laetitia Roch, BRUE AURIAC,  
Cynthia Durand-Lasserve et Véronique Lang, ROCBARON,  
Rudy Coulon et Nicolas Blimo, SAINT-MARTIN-DE-PALLIÈRES
- 2010  
Gaëlle Isambart - Vivien Melcion, BRAS,  
Dora Ben Yedder, Paul Perot, ESPARRON-DE-PALLIÈRES